



hebdomadaire de la Fédération anarchiste, adhérente à l'Internationale des Fédérations anarchistes

[www.monde-libertaire.fr](http://www.monde-libertaire.fr)

ISSN 0026-9433

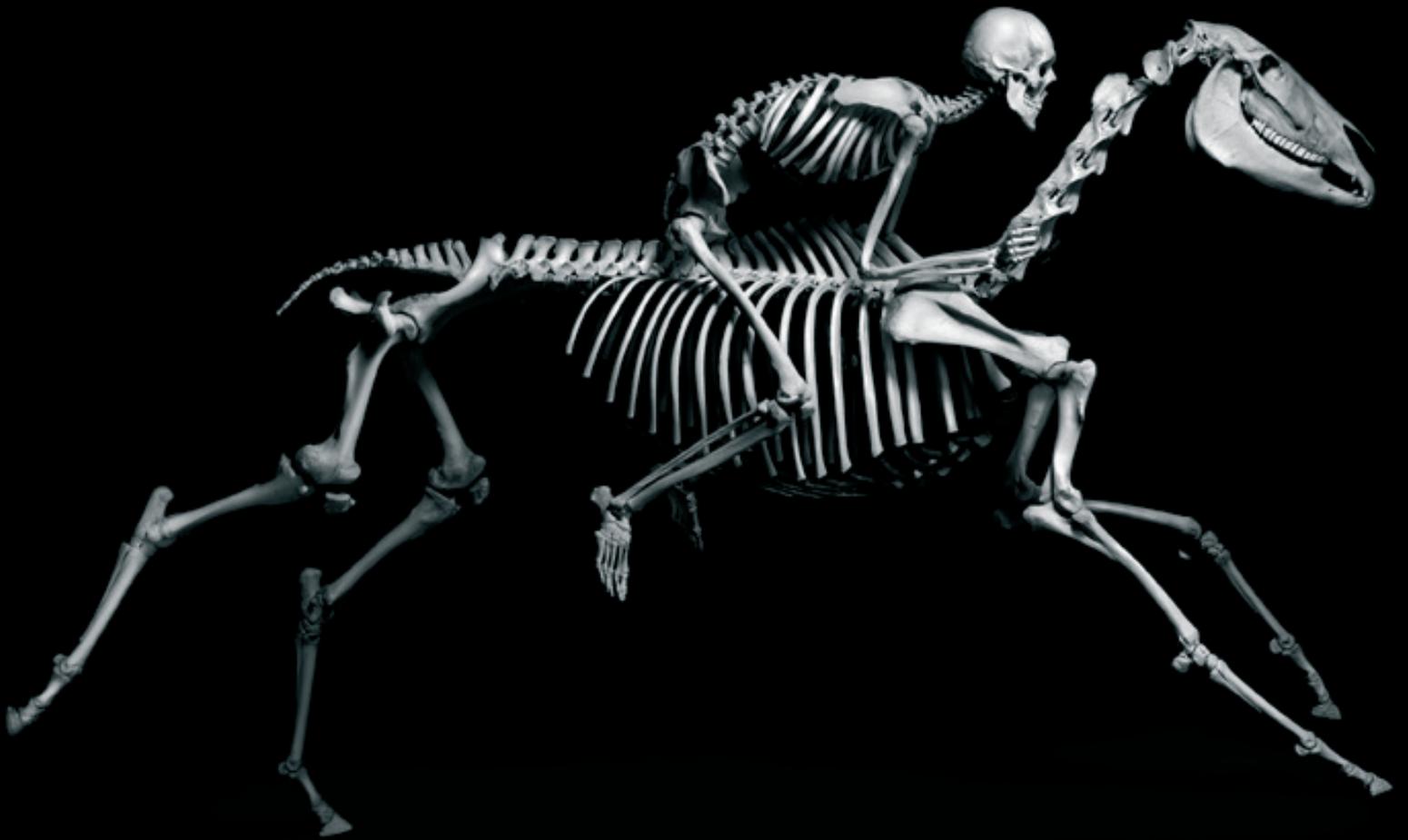
« Nos désirs sont désordres. »

Anonyme, Mai 68



# AUSTÉRITÉ

# Bientôt plus que la peau sur les os



M 02137 - 1741 - F: 2,00 €



Actualité de Simone Weil page 18



Après la droite avec Sarkozy, voici la droite avec Hollande ! UMP ou PS, y a-t-il déjà eu une différence ? En digne successeur de Mitterrand, Monsieur le président met en place une politique d'austérité, que les parlementaires sociaux-démocrates plébiscitent. Baisse du smic, gel des salaires, casse du service public (enfin, si l'État veut réduire les flics et les militaires, ce n'est pas nous qui viendrons nous plaindre). Nous, anarchistes, lui écrivons une lettre, qu'il lira peut-être, s'il en a le temps... Nous refusons de nous soumettre à la dictature du capitalisme, nous réitérons notre volonté d'un changement révolutionnaire en dehors des logiques autoritaires de conquête du pouvoir (qu'elle se fasse par les urnes ou par les armes) et nous ne nous laisserons pas prendre au piège du réformisme ! Et, pour cela, aucun moyen d'action n'est à mettre de côté. Syndicalistes, insurrectionnalistes, adeptes des alternatives en actes et du militantisme de rue, soyons unis ! Nos différences, loin d'être des obstacles au travail collectif, nous permettent au contraire de penser un projet de société global, qui investit tous les champs de la société. La barricade n'a que deux côtés, et nous, anarchistes, sommes tous du même pour détruire État et patronat afin de construire une société libertaire.

## Actualité

**La nécessaire destruction de l'État**, par G. Goutte, page 3

**La guerre, c'est la santé de l'État**, par Crifa, page 4

**Parisot, c'est ma nouvelle copine**, par E. Vanhecke, page 5

**Météo syndicale**, par J.-P. Germain, page 6

**Température du 1<sup>er</sup> Mai égyptien**, par A. Baron, page 6

**Dessin d'actu : Rwanda**, par Jhano, page 7

## International

**Assassinat du zapatiste Galeano**, page 8

**Détruire le système carcéral**, par Croix noire anarchiste, page 10

## Arguments

**Manières d'agir**, par A. Bernard, page 12

**Mon individualisme anarchiste**, par Thierry, page 14

## Histoire

**Femmes et anarchistes**, par Hélène, page 16

## À lire

**Actualité de Simone Weil**, par C. Jacquier, page 18

**Les anarchistes ont leur dico**, par H. Lenoir, page 20

**Le jurassique contre l'index**, par N. Potkine, page 21

**Plongée dans un système déshumanisant**, par C. Lartiguet, page 22

## Illustrations

**Aurelio, Faujour, Jhano, Kalem**

### Tarifs

(hors-série inclus)

3 mois, 12 n<sup>os</sup> hebdomadaires, 1 n<sup>o</sup> hors série, les gratuits  25 €

6 mois, 18 n<sup>os</sup> hebdomadaires, 2/3 n<sup>os</sup> hors série, les gratuits  50 €

1 an, 35 n<sup>os</sup> hebdomadaires, 5/6 n<sup>os</sup> hors série, les gratuits  75 €

Règlement à l'ordre des Publications libertaires, à joindre au bulletin à renvoyer à :

**Publications libertaires, 145, rue Amelot, 75011 Paris, 01 48 05 34 08**

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

### France et étranger

### Bulletin d'abonnement

#### Abonnement de soutien

1 an  95 €

Pour les chômeurs, les étudiants et les bénéficiaires du RSA, 50 % de réduction en France métropolitaine et gratuit pour les détenus. Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR76 4255 9000 0621 0076 4820 363). (BIC: CCOPFRPPXXX) Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

## Grève du service public

# La nécessaire **destruction** de l'État

C'EST UN APPEL « UNITAIRE » – signé par la CGT, la CFDT, la CFTC, Solidaires, la FSU, la FA-FP et l'Unsa – qui invite les travailleurs du public à se mettre en grève et à manifester le jeudi 15 mai, dans toute la France.

### Contre l'austérité gouvernementale

Cette initiative se veut une réponse de masse à la politique du gouvernement prétendu socialiste de François Hollande, qui, depuis son élection il y a un peu plus de deux ans, ne cesse de faire la sourde oreille aux revendications exprimées par les travailleurs des services publics. L'annonce, récente, de la prolongation jusqu'en 2017 du gel du point d'indice des salaires des fonctionnaires est sans doute ce qui a mis le feu aux poudres – lesquelles auraient dû commencer à brûler depuis longtemps. Elle vint alors s'ajouter au gel déjà en vigueur, mais aussi au ralentissement des avancements. Toutefois, la question du salaire, au demeurant éminemment essentielle, n'est pas la seule en jeu : la précarité croissante de très nombreux emplois publics et les sous-effectifs dont souffrent nombre de secteurs sont aussi dénoncés. De façon plus générale, c'est la politique d'austérité menée par le gouvernement qui est visée.

D'un point de vue pragmatique, les organisations syndicales susnommées réclament, dans le tract unitaire rédigé pour l'occasion : « Une revalorisation immédiate du point d'indice ; la refonte de la grille pour une meilleure reconnaissance des qualifications ; l'intégration d'une large partie des primes dans le traitement indiciaire ; des emplois statutaires pour faire face aux besoins ; le développement des garanties pour les contractuels ; des perspectives de carrière et de mobilité choisies pour tous les agents ; la possibilité d'exercer des missions de service public dans des conditions décentes. » Sans oublier l'égalité salariale entre les hommes et les femmes, laquelle n'est toujours pas d'actualité au sein du service public... On passera, en revanche, sur les revendications propres aux secteurs de la Défense et de l'Intérieur, n'étant pas sensible aux attermolements des flics, des matons, des militaires et autres agents au service de la répression sociale.

### Aller plus loin, penser radical

Cette initiative du secteur public est louable et à suivre, bien entendu. Il n'empêche qu'on regrettera que, une fois encore, public et privé font bande à part dans les revendications, alors même que la situation actuelle, tant économique que sociale, appelle des stratégies unitaires. Dans le public comme



dans le privé, on a bien compris que nos maux sont dus à une même politique, à l'œuvre dans tous les secteurs économiques et sociaux : celle de l'austérité, guidée par un libéralisme galopant. Face à elle, la surenchère radicale des discours confédéraux a montré son inutilité, il est l'heure, désormais, de passer aux actes, sans attendre des mots d'ordre qui, de toute façon, ne viendront jamais.

Enfin, au-delà de ces revendications immédiates tout à fait légitimes – qui visent une amélioration du quotidien –, il conviendrait aussi de porter un discours beaucoup plus radical, conscient de la nécessaire rupture d'avec l'État. Car les raisons qui poussent aujourd'hui les travailleurs du public à descendre dans les rues de France devraient achever de convaincre les sceptiques que, dans les mains de l'État, les services dits publics sont soumis à des logiques de gestion libérale semblables à celles à l'œuvre dans les structures du privé, produisant des dégâts similaires, pour ceux qui y travaillent comme pour ceux qui les utilisent. Pour être véritablement publics, ces services se doivent d'être intégralement pris en charge par ceux qui les font tourner, les travailleurs, sans intermédiaires parasites, qu'ils soient

étatiques ou privés. Une longue tradition ouvrière authentiquement socialiste et syndicaliste existe déjà pour fournir quelques pistes de réflexion, si ce n'est d'ébauches, pour un avenir sans aliénation. Car l'État, comme le patronat, ne pense que rentabilité, une rentabilité qui ne s'exprime qu'à travers la spoliation de ceux qui bossent pour lui, et ce dans l'intérêt de la seule classe politique et économique dominante. Et c'est bien pourquoi les propositions de retour de l'État dans le champ économique portées – entre autres – par le Front de gauche ne constituent pas d'alternative crédible au libéralisme, celles-ci ne faisant finalement qu'entériner, sous une autre forme – celle du capitalisme d'État –, la dépossession des travailleurs. Et si, aujourd'hui, mais de moins en moins, l'État peut parfois se révéler encore utile pour freiner un chouïa quelques stratégies ultralibérales tous azimuts, cela ne doit pas nous empêcher de penser son indispensable destruction... et l'avenir anarchiste qui pourra en découler.

Guillaume Goutte  
Groupe Salvador-Seguí  
de la Fédération anarchiste

# La guerre, c'est la santé de l'État

DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI, comme par le passé, la guerre est une nécessité pour les États afin d'établir leur domination sur les autres parties de la planète, d'unir leurs propres populations derrière eux contre un ennemi extérieur et afin d'augmenter les bénéfices de leurs propres industries d'armement qui sont une part croissante de leurs propres économies. De plus en plus, les grandes entreprises et les institutions financières comme le FMI et la Banque mondiale, en collaboration avec les États comme les États-Unis, la France, la Chine, la Russie, etc., imposent leur domination économique par la force militaire.

En outre, le développement de l'industrie de l'énergie nucléaire conduit à une société nucléaire de contrôle et de centralisation avec des menaces imminentes pour la vie humaine et l'environnement. Les nouvelles technologies (drones, etc.) sont utilisées pour tuer de plus en plus de personnes et pour la surveillance accrue de l'État, y compris le contrôle des frontières de la forteresse Europe contre les immigrants en provenance d'Afrique.

La recherche de minerais pour les industries nationales alimente la lutte des différents blocs afin d'établir un contrôle sur des sources importantes d'uranium, le pétrole et autres minerais. La guerre est intimement liée à la destruction de l'environnement comme la défoliation de la jungle pendant la guerre du Vietnam et l'énorme dégradation de l'environnement avec le bombardement de raffineries de pétrole au cours des guerres du Golfe.

La guerre implique le déplacement de populations entières, la migration forcée et la mise en place d'immenses camps de réfugiés. Elle déclenche la famine avec la destruction des cultures et des récoltes. Les viols de masse sont facilement utilisés comme une arme de terreur et comme un symptôme d'une masculinité déformée, élevée par le militarisme.

L'agitation de menaces extérieures fabriquées – comme celle de l'intégrisme islamique et, une fois de plus, celle de l'«Ours russe» ou de l'agression impérialiste occidentale –, ajoutées à la menace de troubles internes, souvent provoquées par l'État lui-même, est utilisée pour créer un ennemi intérieur, l'ennemi parmi nous, que ce soit des bandes de jeunes ou des groupes politiques. La militarisation croissante de la société est ainsi justifiée, avec le développement de la présence des troupes dans les rues et dans les transports, et une force de police de plus en plus militarisée. Les blocs concurrents – États-Unis, Russie, Chine, Union européenne, etc. –



cherchent à asseoir leurs propres sphères d'influence à l'échelle mondiale, conduisant à une tension croissante, comme on peut le voir avec la situation ukrainienne.

Nous nous opposons à la dérive vers la militarisation de la société et l'entraînement à la guerre.

Les différends sur les frontières sont utilisés comme un moyen par les États-nations afin de déclencher des conflits. La solution n'est pas à rechercher dans de micronationalismes (Écosse, Catalogne, etc.) avec le développement de nouveaux petits États avec leurs propres forces armées, mais par une libre fédération des peuples, avec la destruction de l'industrie de guerre, la dissolution des armées, la disparition des frontières et le ren-

versement du capitalisme lui-même. Sur le plan pratique, nous nous opposons à leur entraînement vers la guerre et à la militarisation de la société par des campagnes contre le recrutement militaire, pour le soutien à tous les déserteurs et à tous les opposants à la guerre, pour la désobéissance civile de masse, des blocages et des grèves contre la livraison d'armes et contre les armées.

Pas de frontières. Pas de guerres.

Le partage de toutes les ressources par les populations de l'ensemble de la planète.

Guerre à la guerre!

**Commission des relations de l'Internationale des Fédérations anarchistes**

Madrid, 29 mars 2014

# Laurence Parisot, c'est ma nouvelle copine



**LE NIVEAU ÉLEVÉ** du smic est une marche d'escalier à franchir en France. Décidément, Pierre Rattaz, taulier du Medef qui s'est remis gaillardement de l'affaire Gautier-Sauvagnac, n'en est plus à une obscénité près. C'est la dernière incongruité en date. Son dernier pet. Prétextant le niveau élevé du chômage, voilà une trouvaille qui ne va pas en n'énervant qu'un seul. L'affaire est simple, patron! Et elle se résume à bien peu de chose. Il s'agit de revoir à la baisse le montant astronomique du smic et en particulier pour les populations les plus touchées par le chômage, c'est-à-dire les jeunes, et cela d'une façon transitoire. Sans préciser ce qu'il appelle «jeune», Pattaz ne l'ayant sans doute jamais été, ni même au smic par ailleurs, précise, on respire, que cette mesure ne saurait être que transitoire. En bon libertaire, je me méfie tout de même des périodes transitoires, et toujours en bon libertaire je me méfie encore plus des individus du calibre Mattaz qui prétend faire le bonheur des jeunes malgré eux. Mais un bonheur ne vient jamais seul. Nous voilà sauvés par son ennemie intime dont Rattaz s'est débarrassé à la tête de leur syndicat (c'est eux qui appellent ça comme ça) : Laurence Parisot. Non contente de flatter la croupe des petits boutiquiers des localités accueillant des festivals d'été en essayant de défendre les intermittents du spectacle, voilà t'y pas qu'elle se pique de

progressisme en déclarant que proposer un salaire en dessous du smic s'apparente à une logique esclavagiste. Il est vrai qu'en matière d'esclavagisme elle sait de quoi elle parle. Mais, enfin bon, voilà une planche pourrie qui, pour une fois, va peut-être servir à quelque chose. Mais on sent bien quand même qu'elle n'a pas trop l'habitude de la solidarité avec les travailleurs. Faut bien un début à tout. Allez, encore un bel effort et elle va arriver à son acmé, son niveau d'incompétence irréversible, au niveau de ses petites amies Nicole Notat ou Christine Boutin. Mouille la chemise Lolo, et tu verras, ton Nattaz, tu vas en faire de l'encens, de la poudre, lui broyer les lombaires. Tu sais les lombaires, les trucs qui font mal à la fin de la semaine quand tu as bien gratté, les lombaires! Non, tu sais pas? Pas grave. Fattaz non plus, t'inquiète pas. T'auras droit au baiser de la mort.

Enfin voilà, Battaz n'en est plus à une marche d'escalier près. L'inconvénient avec les escaliers, c'est que, des fois, on peut rater une marche. Un bon coup de pompe dans le train suffit. Allez, les jeunes, mille cinq cents balles dans la tronche, tout juste de quoi survivre et roule ma poule, vous faites pas de mousse c'est une période transitoire, et c'est Dattaz qui régale...

Émile Vanhecke

## Brèves de combat

### Grand concours de la ville FN la plus facho

Les premières mesures symbolisant le fascisme ne se sont pas fait attendre dans les villes à mairie FN. À Hénin-Beaumont, le maire a décidé de fermer le local que la ville prêtait à la LDH et de couper leurs subventions. Le maire de Mantes-la-Ville a demandé à baisser les subventions aux associations, dont la LDH. À Villers-Cotterêts, ce sont la CGT et la fédération de parents d'élèves FCPE dont le maire a réclamé la suppression. À Béziers, le premier conseil municipal a prévu d'augmenter le nombre de policiers et de les armer. Le maire a également instauré un couvre-feu pour les mineurs de moins de 13 ans. À Villers-Cotterêts, la commémoration de l'abolition de l'esclavage le 10 mai a été boycottée. Pour l'anecdote, il s'agit de la ville de naissance d'Alexandre Dumas, petit-fils d'une esclave dominicaine... À suivre, hélas !

### Alerte

La France se classe 5<sup>e</sup> en Europe pour les suicides en prison, selon le rapport annuel du conseil de l'Europel. Côté surpopulation carcérale, la Serbie arrive en tête avec 160 détenus pour 100 places, suivie de l'Italie (145), Chypre (140), la Hongrie (139) et la Belgique (132).

# Météo syndicale



**PIERRE GATTAZ OSE TOUT**, c'est même à ça qu'on le reconnaît. Le *Canard enchaîné* révélait mardi que le patron du Medef avait perçu, en tant que directeur général de l'entreprise Radiall, une rémunération en hausse de 29 % en 2013. Soit la modique somme de 420 000 euros. Ce qui ne l'a pas empêché, toute honte bue, de lancer la veille, en tant que représentant du patronat, un appel à « la modération salariale » et à l'exemplarité. Furieux des révélations du journal satirique, il a donc pris la plume pour se justifier sur son blog. « Quand on crée de la richesse, on la distribue », ose écrire le chef du patronat. Drôle de lecture marxiste, quand on sait que, sur la même période, les salaires de ses employés n'ont augmenté que de 3,3 % alors que les dividendes octroyés aux actionnaires ont grimpé de 76 %. « Il y a un moment où chacun doit être responsable : on ne peut pas demander la baisse du smic, voire sa suppression, et en même temps considérer qu'il n'y a pas de salaire maximal », a réagi hier François Hollande.

« Le jour viendra où notre silence sera plus puissant que les voix que vous étranglez aujourd'hui », disait Augustin Spies, anarcho-syndicaliste américain, condamné à mort et pendu le 11 novembre 1886 à Chicago. Diable, c'est ce qu'on pouvait lire le 29 avril dans les colonnes du quotidien « sans faucille ni marteau ». Les origines du 1<sup>er</sup> Mai somme toute bien relatées dans un journal qui a

moult fois torpillé idéologiquement le mouvement libertaire, voilà qui donne du grain à moudre à notre scepticisme légendaire ! Plus loin, dans le même article de *L'Humanité* (ben disons-le !) : « Vous qui ne craignez pas de faire massacrer les ouvriers et de jeter en prison des membres de la CGT sous prétexte d'entrave à la liberté du travail, nous vous demandons ce que vous allez faire devant les menaces du syndicat patronal de Vallauris ! » Là il s'agit de Léon Morel, secrétaire général de la Bourse du travail de Nice dans une lettre de septembre 1908 au président du Conseil, Georges Clemenceau, après le lock-out des ouvriers potiers. En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, dans le sud-est de la France les déclarations de la CGT ne sont plus sur le même sujet. Ainsi, dans le Vaucluse, avant les élections municipales, les préoccupations syndicales étaient autres, au moins pour la CGT : « L'UD CGT a été informée hier que certains camarades encourageaient le vote FN dans certaines communes et feraient du prosélytisme pour un parti d'extrême droite dont nous condamnons les idées et le programme social et économique. Le Front national est aux antipodes des valeurs de progrès social et de vivre ensemble que prône la CGT. » Ce qui était vrai pour les municipales n'a pas dû s'arranger pour les européennes... Le mouvement syndical se mobilise dans sa désunion et Gattaz fait la une des médias !

Jean-Pierre Germain

Groupe Salvador-Seguí  
de la Fédération anarchiste

## 1<sup>er</sup> Mai égyptien

**LE GAZON ET LES FLEURS** ont bien repoussé sur la place Tahrir, débarrassée depuis longtemps des sit-iners et de leurs tentes. Pas la trace d'un seul manifestant, activité désormais passible d'emprisonnement. Le bruit des klaxons remplace celui des slogans, de la musique, des détonations d'armes automatiques et des sirènes d'ambulances.

Les flics ont remis leurs tenues blanches impeccables et règlent tranquillement une circulation fluide en ce jour férié. Dans les cafés alentour, l'odeur des lacrymos a laissé la place à la fumée des chichas. Les interminables travaux sur la place Tahrir continuent de faire semblant d'avancer.

À proximité de Tahrir, la carcasse noircie du siège du PND continue néanmoins à rappeler

qu'une révolution a eu lieu. Il en va de même du bâtiment en piteux état de l'Institut d'Égypte. L'accès à quelques rues menant à des bâtiments officiels continue à être bloqué par d'énormes blocs de béton face auxquels des centaines de jeunes avaient été tués ou blessés, comme le rappellent les fresques peintes le long du bâtiment de l'université américaine du Caire. Afin de ne pas trop perturber la circulation, un de ces barrages permanents a été pragmatiquement remplacé par un lourd portail métallique... pouvant être à tout moment refermé.

À Suez, deux jours plus tôt, les salariés du port en lutte se sont pris des lacrymos et des tirs de chevrotines. Ils étaient en sit-in le lendemain dans l'entreprise et à l'extérieur de celle-ci. Un syndicaliste déconseillait fortement de s'appro-

cher sous peine d'être arrêté comme « espion étranger ».

Les seuls calicots politiques sont ceux à la gloire du futur *imperator* Sissi. Quant au Mouvement du 6 avril, qui avait été un des principaux initiateurs de la révolution de janvier 2011, il a été dissous lundi 28.

Au Caire, du côté syndical, a seulement eu lieu en fin de journée dans un vieux théâtre déginglé une réunion d'environ 200 personnes. Des militants ont notamment défilé à la tribune pour parler en cinq minutes des luttes qu'ils avaient récemment menées, au milieu du bruit permanent de la salle.

Alain Baron

Solidaires

## Rom un jour, Rom toujours

Soixante-dix Roms originaires de Bulgarie ont été expulsés d'un squat à Bègles (Gironde), dont une vingtaine de mineurs et une dizaine d'enfants en bas âge. Beaucoup de familles sont parties avec des matelas sur le dos et les poussettes devant eux. « Il y a du soleil sur la France, et le reste n'a pas d'importance... »

## On n'arrête pas le progrès !

L'Australie a créé à l'étranger deux camps destinés à « recevoir » les demandeurs d'asile qui tentent d'atteindre clandestinement le pays : l'un à Manus, l'autre dans le micro-État de Nauru, dans le Pacifique. Ces camps sont gérés par des compagnies privées, qui en assurent la logistique et la sécurité. Et en plus on suppose que c'est bien rémunéré ?

## C'est lâche !

Après un périple dans le nord de l'Afrique, une trentaine de familles syriennes sont installées dans un parc de la ville de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis). Épuisés, ils ont dû lutter au quotidien pour se nourrir et trouver où dormir, alors que les pouvoirs publics ne leur ont donné aucune aide... France terre d'accueil, tu n'es plus qu'un lointain souvenir !



# L'actualité en image

**1994 : le génocide du Rwanda fait, d'après l'ONU, plus de 800 000 morts. Aujourd'hui, vingt ans après, quelques tortionnaires passent enfin devant les tribunaux. À la barre manque néanmoins un coupable de taille : les autorités françaises, qui, dans cette sale histoire, ont les mains tâchées de sang.**

Le Comité de rédaction du *Monde libertaire*



# Justice pour Galeano et halte à la guerre contre les communautés zapatistes

**LE 1<sup>ER</sup> JANVIER 1994**, date d'entrée en vigueur de l'Alena (Accord de libre-échange nord-américain), les sans-terre, les sans-voix, les «oublié-e-s de toujours» que sont les Indien-ne-s, occupent au cri de «¡ya basta!» (ça suffit!) plusieurs villes du Chiapas, État riche en ressources, où la population est la plus pauvre du Mexique. L'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) apparaît publiquement pour la première fois et, avec elle, tou-te-s les Indien-ne-s en lutte déclarent la guerre pour la dignité, la justice et la démocratie, ainsi que la reconnaissance de leurs droits et de leur culture. Le feu et la parole qui ont surgi de la forêt Lacandone ont offert une alternative au capitalisme.

Tout au long de ces vingt années, des groupes, collectifs, organisations, syndicats et individus très divers ont accompagné et soutenu chacune et chacun à sa façon leur cheminement... tout au long de ces années nous ne les avons pas oublié-e-s!

Face à eux-elles, le pouvoir, à tous les niveaux, a toujours répondu par la répression, la violence et les assassinats. Il se sert de ses militaires et paramilitaires pour mener cette guerre. Mais les zapatistes restent fermes et continuent à construire leur autonomie pacifiquement, sans chercher à prendre le pouvoir, sur la base d'assemblées communautaires, s'organisant en communes autonomes. De nombreuses réalisations pour la mise en place d'une autonomie durable voient le jour – écoles, cliniques, coopératives, transports, agriculture, artisanat – dans une région où la plupart des paysan-ne-s sont privé-e-s des services de base.

Le 2 mai 2014, des groupes paramilitaires ont attaqué le *caracol* de La Realidad, siège du conseil du bon gouvernement zapatiste de la région. Le bilan de cette attaque se solde par la destruction d'une clinique et d'une école autonome, par plusieurs blessés par balle dans une lâche embuscade et l'assassinat de Galeano. Il a été ciblé pour son rôle dans l'organisation de la Petite École (*Escuelita*) qui symbolise la nouvelle initiative zapatiste internationale et nationale. Cette attaque est d'une telle gravité que le conseil de bon gouvernement, représentation civile des communautés zapatistes de la région, a fait appel à l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN). Le commandement de l'EZLN a répondu positivement à l'appel du conseil et est chargé par celui-ci de faire face à la situation créée par cette attaque.

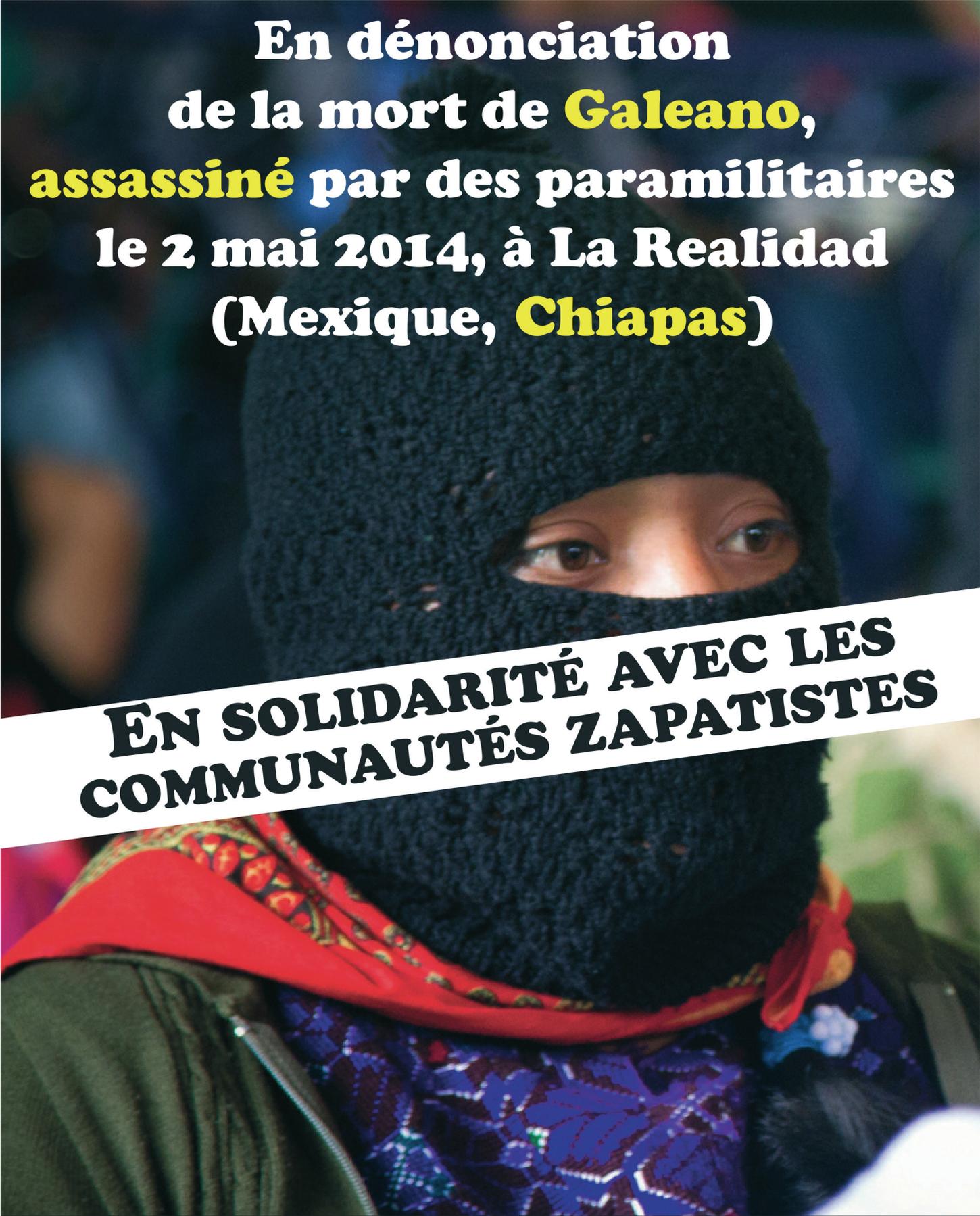
Un coup porté contre l'un-e d'entre nous est un coup porté contre tou-te-s!

Justice pour Galeano!

Halte à la guerre contre les communautés zapatistes!

Solidarité avec les zapatistes!

**Alternative libertaire  
Fédération anarchiste  
Collectif Grains de sable  
Comité de solidarité avec les peuples du  
Chiapas en lutte (CSPCL)  
Compagnie Tamerantong  
Les trois passants  
Secrétariat international de la CNT  
Union syndicale Solidaires**



**En dénonciation  
de la mort de Galeano,  
assassiné par des paramilitaires  
le 2 mai 2014, à La Realidad  
(Mexique, Chiapas)**

**EN SOLIDARITÉ AVEC LES  
COMMUNAUTÉS ZAPATISTES**

**Manifestation dimanche 18 mai 2014  
14 heures, Châtelet, Paris I<sup>er</sup>**

# Pour la **destruction** du système carcéral



## Croix noire anarchiste du Mexique

LA CROIX NOIRE ANARCHISTE (CNA) est un réseau international de groupes qui travaillent pour la liberté des prisonniers et prisonnières, pour qu'ils et elles ne soient jamais oubliés. Nous soutenons particulièrement des prisonnières et prisonniers anarchistes, mais nous n'oublions pas qu'il y a d'autres prisonniers qui luttent depuis l'intérieur même de la prison, qui ont des idées différentes et voient la lutte d'une autre façon. Ces derniers, nous les soutenons sans que cela veuille dire que nous nous identifions à leurs idées, mais nous nous identifions à leur résistance contre la bête carcérale. Nous ne nous pensons pas comme un collectif homogène, mais plus comme un espace pour coordonner des travaux et, à travers l'appui mutuel et le libre consentement, nous nous accompagnons sur le chemin pour la liberté.

Nous sommes un groupe qui depuis dix ans se consacre à apporter une solidarité à nos frères et nos sœurs en prison. Nous lut-

tons pour la destruction du système carcéral, car nous voyons que la prison, l'isolement et la punition ne sont pas des solutions aux problèmes sociaux, mais qu'au contraire ils renforcent le système. Nous ne voyons pas la prison comme un élément en plus du capitalisme et de la domination, mais comme un de ses piliers, c'est pour cela que nous considérons notre lutte anticarcérale comme une lutte anticapitaliste et antiautoritaire. Nous pensons qu'il n'y a pas de remède aux prisons, elles ne servent à rien, nous n'en voulons pas. Nous désirons voir tomber ses murs et avec eux ce système. Nous recherchons une société libre avec des alternatives efficaces pour éviter l'existence de ces centres d'extermination. Nous voulons construire cette société dans le présent, dans notre quotidien, nous n'attendons pas qu'il y ait les conditions pour une révolution. Nous faisons la révolution dès maintenant. Nous savons qu'il y a différentes manières et différents modes de comprendre et de prati-



quer l'anarchisme, mais nous croyons qu'il existe plusieurs points communs: la recherche du meilleur bien-être, de la plus grande liberté et du plus grand épanouissement pour tous les êtres humains, le fait de ne pas vouloir être opprimé ni oppresseur, le rejet de l'autorité centralisée et coercitive, la recherche de l'autorégulation de la liberté.

C'est pour cela que l'anarchisme, ou les anarchismes, sont extrêmement gênants pour le pouvoir et nous, les anarchistes, sommes un énorme danger. Un danger qu'il faut combattre et, pour cela, l'État utilise toutes les ressources légales, extralégales qu'il a à portée de main pour fabriquer des cas et monter des accusations. Ce qui est en train de se passer dans la région de Mexico est une démonstration de cela. Arrestations, déportations, persécutions, menaces font partie d'une chasse aux sorcières que l'État a décrétée contre les anarchistes.

Depuis plus d'un an, le gouvernement de la ville de Mexico, conjointement avec les grands médias de communication, a commencé une campagne contre l'anarchisme, en créant l'image d'un ennemi dangereux qu'il est nécessaire de combattre pour le bien de la société et, sous prétexte de combattre ce danger, ils ont approuvé et mis en place des mesures qui renforcent la machine du contrôle social: l'installation de plus de 20000 caméras de surveillance dans toute la ville, la mise en place du Protocole de contention des foules, les réformes du Code pénal local afin de durcir les peines, la fermeture du *zocalo* (place centrale) de la capitale pour empêcher l'arrivée de manifestations, l'augmentation toujours plus forte de la présence policière dans les rues, tout cela n'est qu'une partie de ce contrôle.

Le bilan de cette politique, c'est plus de

500 personnes détenues durant différentes manifestations et mobilisations. Bien qu'elles ne soient pas toutes anarchistes, les médias répètent inlassablement qu'elles le sont. Cela fait partie de sa scénographie répressive, ils cherchent à lier chaque acte de désobéissance et de protestation à l'anarchisme, dans une tentative désespérée de cacher la réalité sociale où existe un énorme mécontentement qui est en train de s'étendre. En effet, il y a chaque fois plus de personnes qui sont dégoûtées des mensonges de la démocratie bourgeoise capitaliste et qui cherchent à construire des alternatives viables pour avoir une vie digne. Et nous sommes aussi de plus en plus nombreux à savoir que nous ne pouvons construire sans détruire jusqu'à ses fondations, tout ce qui nous opprime et nous exploite.

Plusieurs de ces détenus sont toujours enfermés. Notre frère anarchiste Jorge Mario González est l'un d'entre eux. Le 10 janvier, il a été condamné à cinq ans et neuf mois de prison. Mario est en lutte depuis son arrestation. Il a fait une grève de la faim de 56 jours. Il y a aussi Salvador Martínez, skinhead antifaciste détenu le 2 octobre 2013 et qui se trouve dans l'attente de sa condamnation. Et aussi Luis Fernando Bárcenas, accusé d'avoir brûlé un arbre de Noël propriété de Coca-Cola, le 13 décembre dernier.

José Alejandro Bautista Peña, Abraham Cortez Ávila, Víctor Efrén Espinoza Calixto, José Daniel Palacios Cruz, Iliá Daniel Infante Trejo, Miguel Adrián Gutiérrez et Iribar Ibinarriaga Ramírez, ainsi que Gabriela «Luna» Flores sont aussi toujours détenus. Ils et elles ne se revendiquent pas anarchistes. Mais tant qu'ils sont prisonniers, tant qu'une seule personne est séquestrée par l'État, enfermée dans une cellule et privée de sa liberté, personne, aucun d'entre

nous ne peut être complètement libre. C'est pour cela que nous exigeons leur liberté<sup>1</sup>.

Le 5 janvier, trois compagnons anarchistes ont été arrêtés après qu'une concession Nissan et un bâtiment du ministère des Communications et des Transports ont été attaqués. Les arrestations de Carlos López, Amélie Pelletier et Fallon Poisson ont été le prétexte pour une recrudescence de la chasse aux anarchistes. Ils accusent nos frères de terrorismes. Face à cela, nous n'avons rien d'autre à dire que pour nous les seuls terroristes sont l'État et le capital.

Au milieu de cette campagne antianarchiste, certains compagnons et compagnes ont organisé le Symposium international anarchiste/Journées informelles, en décembre dernier, avec l'intention de renforcer le discours et la pratique anarchistes. Durant ce symposium, une intervention du compagnon Alfredo Maria Bonanno était prévue. L'État mexicain lui a refusé l'entrée sur le territoire en argumentant qu'il s'agissait d'une personne dangereuse et indésirable. À la fin du symposium, le compagnon Gustavo Rodríguez a été arrêté et expulsé du pays. Récemment, Mario López «Tripa», qui avait été arrêté en 2012 et dont le procès est toujours en cours, a été arrêté. Le compagnon est sorti sous caution quelques jours plus tard.

Nous n'oublions pas non plus notre compagnon Álvaro Sebastián Ramírez, indigène de la région Lóxicha, actuellement emprisonné dans une prison de haute sécurité.

Nous ne demandons pas un jugement juste pour nos compagnons, ni n'implorons que cesse la persécution contre l'anarchisme. Nous savons que le pouvoir continuera à nous persécuter et à nous criminaliser. Nous démontrerons que, malgré la répression, la prison et les menaces, nos envies de liberté sont grandes et que, à travers l'organisation et la lutte, il est possible d'arriver à un monde meilleur.

Personne ne sera complètement libre tant qu'il existera une seule personne prisonnière.

À bas les murs des prisons!  
Liberté pour toutes et tous!  
Vive la terre et la liberté!  
Vive l'anarchisme!

CNA

Traduit par les trois passants et Caracol Solidario

Lettre envoyée pour la Soirée de solidarité pour les anarchistes et les adhérents de la Sexta zapatiste emprisonnés au Mexique (16 avril 2014).

1. Víctor Efrén Espinoza Calixto, Salvador Martínez, Iliá Daniel Infante Trejo, Miguel Adrián Gutiérrez et Iribar Ibinarriaga Ramírez ont été libérés.

# Manières d'agir

## Ébauches de réflexions sur la révolution, sur la violence et sur l'autorité (1/2)



**André Bernard**

*Cercle libertaire Jean-Barrué  
de la Fédération anarchiste*

**C'EST ENGELS**, un marxiste, qui un des premiers pointa du doigt ce qu'il estimait être une certaine incohérence des anarchistes à vouloir faire une révolution armée: «Je ne connais pas d'affaire plus autoritaire qu'une révolution, et quand on impose sa volonté aux autres avec des bombes et des fusils comme cela se fait dans toutes les révolutions, il me semble que l'on fasse preuve d'autorité. Ce fut le manque de centralisation et d'autorité qui a coûté la vie à la Commune de Paris.» (Engels, Lettre à C. Terzaghi, 14 janvier 1872.)

Un autre, Lénine, écrivait dans *L'État et la Révolution*: «Les ouvriers doivent-ils, en renversant le joug des capitalistes, "déposer les armes" ou les utiliser contre les capitalistes afin de briser leur résistance? Or, si une classe fait systématiquement usage de ses armes contre une autre classe, qu'est-ce donc sinon une "forme passagère" de l'État?»

Toutefois, Eduardo Colombo – qui lui est anarchiste – écrit: «La violence de l'opprimé, du révolté, est nécessaire et légitime. La violence qui libère n'est pas du même ordre que la violence qui opprime.» («Prolégomènes à une réflexion sur la violence», *Réfractations*, n° 5, 2000.)

À propos de la décolonisation, on trouvera en Frantz Fanon, dans *Les Damnés de la terre*, un autre défenseur de cette nécessité de la violence; œuvre que préfaça Jean-Paul Sartre qui écrit: «Car, en le premier temps de la révolte, il

faut tuer: abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé: restent un homme mort et un homme libre; le survivant, pour la première fois, sent un sol national sous la plante de ses pieds.»

Ces citations ne sont là que pour poser rapidement la problématique d'une réflexion libertaire sur la révolution, sur la violence et sur l'autorité. Et nous admettons que c'est une vue de l'esprit que de croire que cette société dominatrice et exploiteuse va laisser, sans résistance, la place au monde de justice et de liberté que nous espérons. Il est certain qu'il ne suffira pas de faire monter suffisamment haut la tension populaire pour que le pouvoir bascule. Mais la violence est-elle réellement l'accoucheuse de l'histoire? Ou, alors, de quelle histoire? Il n'est pas malsain de se poser cette question, de douter, de pratiquer l'inventaire de notre passé historique comme le fit Louis Mercier Vega dans un contexte proche et qui de son côté écrivait: «Bâtie sur des hommes, la Révolution espagnole n'est ni une construction parfaite ni un château de légende. La première tâche nécessaire à notre équilibre est de réexaminer la guerre civile sur pièces et sur faits et non d'en cultiver la nostalgie par nos exaltations. Tâche qui n'a jamais été menée avec conscience et courage, car elle eût abouti à mettre à nu non seulement les faiblesses et les trahisons des

autres, mais aussi nos illusions et nos manquements, à nous, libertaires.» (Témoins, «Fidélité à l'Espagne», n° 12-13, 1956.)

Mais il s'agit, en ce qui nous concerne, moins de faire un inventaire critique – qui certainement aurait grand intérêt – que de continuer notre réflexion pour tenter d'ouvrir d'autres voies, d'amener des idées nouvelles... Des idées nouvelles? Bakounine défiait «qui que ce soit d'en inventer...».

### La révolution

C'est la «transformation soudaine et radicale d'une société», si l'on accepte, parmi les nombreuses définitions de ce terme, celle qui rassemble le maximum de suffrages quand bien même cette transformation se limite, la plupart du temps, à une simple réorganisation politique au sommet. Il est néanmoins possible de nuancer cette affirmation en disant qu'il y a d'abord un moment insurrectionnel soudain et bref, et que le changement révolutionnaire prend lui plus de temps. Pour les socialistes – au sens très fort du mot –, qu'ils soient marxistes ou anarchistes, autoritaires ou libertaires, une révolution réellement sociale impose une prise de possession collective des moyens de production et de distribution. D'autres groupes avancent – qui se récla-

ment d'un changement tout aussi fondamental – que la révolution «ne vise pas une permutation des possesseurs du pouvoir, mais un bouleversement radical de son exercice par l'instauration d'une démocratie directe où les peuples établissent une véritable sphère publique» (Lieux communs).

Pour autant, ce changement, à notre avis, n'a d'intérêt que s'il contient, de plus, une modification des relations interpersonnelles. Mais l'état de servitude dans lequel nous vivons depuis des millénaires rendant nécessaire un long et difficile travail d'éducation sur nous-mêmes – qui conditionne la possibilité d'un changement réellement profond –, toutes ces conditions peuvent-elles se réaliser «soudainement»? Par ailleurs, comme l'a bien relevé René Fugler, dans *Le Monde libertaire*, en pointant le travail de Georges Sorel sur le sujet, nous savons que l'accès à une société meilleure et plus juste relève à la fois du mythe et de l'utopie. Tous les récits antiques évoquent un âge d'or ou une terre paradisiaque. Toutes les civilisations et toutes les cultures chantent l'existence d'un monde merveilleux où couleraient le lait et le miel. Mais, pour Sorel, le mythe présente une image dynamique alors que l'utopie est une construction intellectuelle. On voit, en effet, à chaque génération, se faire un travail de l'imaginaire pour qu'advienne un monde rêvé de justice et de bonheur. Et ce rêve, depuis l'origine du mouvement, se perpétue encore dans l'esprit des libertaires.

Après les tentatives religieuses des anabaptistes de Münster, en Allemagne, dans l'année 1534 pour instaurer la cité idéale, ou celles des jésuites du Paraguay, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, entraînant bien malgré eux les peuples indiens guaranis, vint le temps des espérances et des mises en pratique laïques. Ces grands moments historiques inachevés peuvent sans doute se compter sur les doigts d'une main, mais ils vivent désormais dans l'imaginaire politique et social sur la planète entière. Il y eut, pour être très bref, la Révolution française de 1789, puis la Commune de Paris, puis la révolution d'Octobre et enfin la Révolution espagnole, cette dernière indubitablement la plus aboutie pour ses réalisations sociales. Nombre de ces moments révolutionnaires ne tinrent pas leurs promesses, avortèrent ou furent réprimés dans le sang. De tous ces essais, il ne reste que des récits qu'il n'est pas possible, maintenant, de citer tous.

Ainsi les *Dix Jours qui ébranlèrent le monde*, ce magnifique livre de John Reed dont la fonction réelle fut d'occulter le rôle que les anarchistes jouèrent et également le fait que la révolution russe avait commencé quelques mois plus tôt; ce récit se révéla être finalement une opération mensongère écrite par les vainqueurs. Un autre récit, celui-là écrit par les vaincus, encore plus passionnant, c'est le gros bouquin des *Fils de la nuit* d'Antoine Gimenez et des giménologues sur

la Révolution espagnole. Témoignage subjectif d'un acteur replacé dans son contexte historique par un collectif de rédacteurs avertis. Et nous pourrions en citer bien d'autres...

Un récit plus personnel, celui de Simone Weil qui s'engagea dans la colonne Durruti – et non dans les Brigades internationales comme l'écrit de façon orientée le Petit Robert de 2011 –, récit qu'elle confia à Georges Bernanos et qui fut publié par la revue *Témoins*, qu'il faut lire avec la contestation qu'en fit Louis Mercier Vega qui nous fait penser qu'il s'agissait pour ce dernier de décrire une guerre aussi propre que possible du côté des révolutionnaires et que la violence n'était qu'une partie d'un ensemble que l'on ne maîtrisait pas complètement. Sans doute les militants libertaires furent-ils dépassés par l'ampleur des événements qu'ils vécurent et qui les amenèrent à la tragédie finale que l'on sait, issue inévitable si l'on regarde de plus près les forces internationales, militaires et politiques en présence. Événements tellement incontrôlables – qui auraient exigé une créativité sociale inouïe – que des leaders libertaires en vinrent à se fourvoyer en diverses ornières. Certains, comme Buenaventura Durruti ou Antonio Ortiz, se transformèrent d'une certaine manière en des généraux d'armée; mais Makhno les avaient précédés en Ukraine. D'autres devinrent ministres d'État comme Federica Montseny ou José García Oliver. Ce dernier déclara cependant, bien après les événements, que lorsqu'on est ministre – ministre de la Justice quant à lui – on cesse d'être anarchiste. On lira avec grand intérêt les entretiens de Juan Garcia Oliver avec

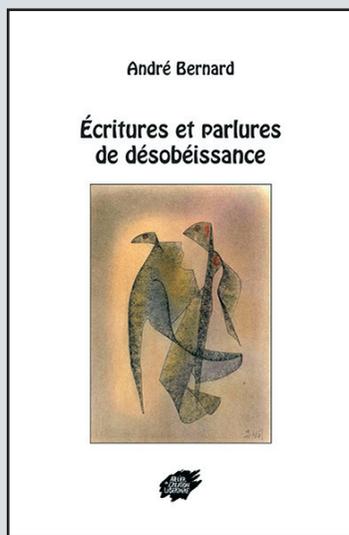
Freddy Gomez publiés dans *À Contretemps*.

Oui, mais comment faut-il nommer le fait de devenir ce que l'on combat? Par ailleurs – mais est-ce là procéder à une mesquine comptabilité? –, les anarchistes russes, ukrainiens et espagnols payèrent cher en vies humaines leurs généreux combats, de même que les militants mexicains et argentins et combien d'autres; ils ne s'économisèrent jamais. Les anarchistes espagnols furent si peu économes de leurs personnes que, longtemps après la victoire de Franco, des jeunes libertaires, traversant les Pyrénées, continuèrent régulièrement à aller à la mort avec la volonté d'abattre la dictature. Se poser des questions, essayer de refaire une histoire qui a mal tourné, ruminer ce passé qui est le nôtre, c'est pourtant ce qu'a fait, quoique très brièvement, Louis Lecoq au détour d'une page: «Maintenant que nous savons que ni la FAI ni la CNT, alliées par la suite aux antifascistes de différentes nuances, ne purent empêcher les hordes franquistes de triompher à la longue, j'en suis à me demander s'il n'eût pas été souhaitable que Franco l'emportât sans coup férir. Son triomphe n'eût été qu'éphémère, le temps seulement d'empêcher Hitler et Staline de s'en mêler. Toute l'Espagne du progrès restait ainsi disponible, et sa revanche ne pouvait tarder. Des milliers de militants et l'avenir du syndicalisme libertaire n'eussent point succombé dans les batailles avec tant d'autres combattants sincèrement antifascistes. Cottin et Berneri ne seraient pas morts! Ne seraient pas morts non plus Ascaso, Durruti...» Oui, s'exposer à l'ennemi sur son propre terrain avec les mêmes armes que lui, affronter des professionnels de la violence armée, n'était-ce pas être d'avance perdants?

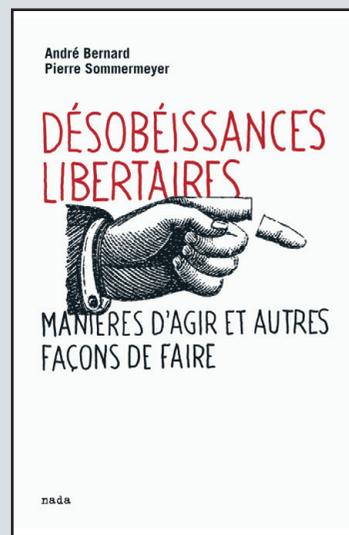
(À suivre.)

A. B.

## Actualité éditoriale d'André Bernard

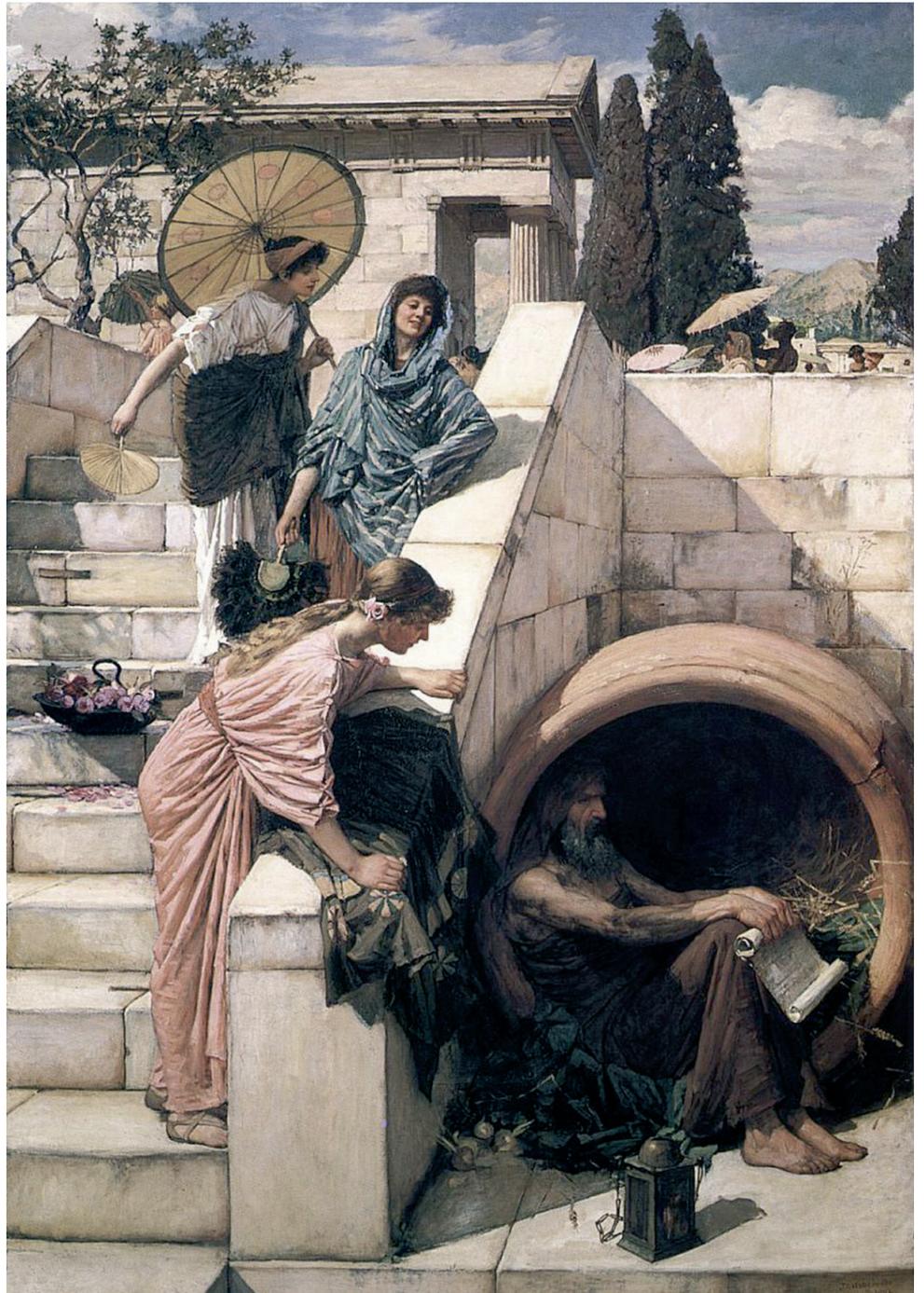


*Écritures et parlures de désobéissance*, Atelier de création libertaire, 2014, 224 pages.



*Désobéissances libertaires : manières d'agir et autres façons de faire*, éditions nada, 2014, 50 pages.

# Mon individualisme anarchiste



John William Waterhouse, *Diogenes*, huile sur toile, 1882.

## Thierry

Groupe *Germinal*  
de la Fédération anarchiste

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, il est assez difficile de trouver une lecture individualiste anarchiste de l'actualité. Le combat «classiste» reste souvent la priorité sur toute autre lutte et les conflits, quels qu'ils soient, se résument la plupart du temps à des problèmes économiques. Le capitalisme serait le plus grand coupable.

Les «communistes libertaires» ont pour filtre de lecture le collectif et ceci malheureusement au détriment de l'individu. Sans compter sur le fait que l'individualisme est habituellement accusé de tous les maux de

l'anarchisme, ses valeurs sont détournées, voire tournées en ridicule. L'individualiste est alternativement bourgeois, ultralibéral, prétentieux...

Je le regrette et cela d'autant plus que l'autonomie individuelle, chère aux individualistes, est, historiquement, une des premières revendications des anarchistes. L'histoire du mouvement anarchiste montre qu'aux premiers moments d'organisation les anarchistes ne voulaient pas de fédérations. La raison en était simple : l'organisation, quelle qu'elle soit, serait une assurance de

perdre son autonomie individuelle. L'idée de groupe n'était pas rejetée, mais il fallait le moins de coercition possible.

Par la suite, des fédérations virent le jour quand des individus continuaient à alerter les compagnons et les compagnes des dérives probables. Il est intéressant de noter que si la plupart de ces individualistes refusèrent l'organisation à «grande échelle», d'autres y étaient présents, refusant de se trouver aux marges d'un mouvement portant l'espoir d'un changement social en adéquation avec leurs propres désirs.

## Quel individualisme ?

Je me dois, à ce stade, d'expliquer ce qu'est, pour moi, l'anarchisme individualiste, sans pour autant mettre l'individualiste dans une catégorie déterminée. Pour celui-ci, et cela est une base commune à tous les individualistes, il n'y a pas de cause supérieure à l'individu ; même l'anarchisme n'est pas une cause pour laquelle l'individualiste se sacrifiera.

L'idée n'est pas de se retrouver seul contre les autres, tel un ermite asocial, mais de rechercher sa liberté avec celle des autres. Le commun a beaucoup de sens et d'intérêt, et prétendre qu'un individu puisse vivre en dehors de toute société est un mensonge. L'individualiste part de lui-même, il est le centre de ses préoccupations, de ses luttes contre les dominations. C'est pourquoi il ne se définit pas par une appartenance qui le dépasserait – identitaire, sociale, communautaire ou de classe –, mais par ses choix conscients et son éthique personnelle.

Mon individu prime sur les groupes sociaux qui uniformisent et tendent à subordonner les individus à des dogmes ou à des chefs. Il est pour moi primordial de tout faire pour ne pas me plier à un déterminisme social.

L'individualiste lutte contre le fait que l'individu reste une construction sociale et donc le produit des conditions sociales, il veut être la somme de ses actes, de ses expériences et de ses choix. Ces derniers ne sont, bien sûr, pas isolés des choix et des actes des autres individus qui composent la société, mais ils ne doivent pas être déterminés par ceux-ci.

Dans un regroupement d'individus, ma première priorité, c'est mon bien-être. Si, dans un groupe, chaque individu accepte le fait que ses gestes et ses pensées soient guidés par ses propres intérêts – et ainsi ne se cache pas derrière l'hypocrisie du sacrifice pour les autres – ; si chaque individu pense pour soi-même mais jamais contre les autres ; s'il n'est jamais question de darwinisme social ; si chaque personne défend son autonomie individuelle, alors les relations humaines s'établiront sur une base d'égal à égal en dehors de toute tentative de domination.

## Classe ou individu ?

Ainsi, l'individualiste n'est pas opposé à tout regroupement. Le danger, pourtant, est que tout groupe qui a gagné en stabilité risque de devenir autoritaire, voire de se retrouver gangrené par des individus voulant s'y rendre indispensables. Toutefois, si ce groupe est basé sur la libre association, où l'individu est considéré comme une unité et non pas une parcelle d'unité (le groupe) et où l'individu n'y rend de compte qu'à lui-même en agissant selon sa propre éthique et non selon une morale subie, alors l'individualiste ne voit aucun inconvénient à

y participer. Au contraire, il sait très bien l'importance de ces libres associations.

Il y a, chez un individualiste, un profond désaccord avec ceux que j'appellerais « les classistes ». Ces derniers voient l'individu comme une construction idéologique. Pour l'individualiste que je suis, ce sont les individus – et ce, qu'ils soient conscients ou non de leur unicité – qui ont créé ce groupe social de classe et qui s'y enferment. Et la création de cette entité idéologique définit l'individu hors de lui-même par sa condition plutôt que par ce qu'il a fait de lui-même.

De plus, je ne me sens pas obligatoirement le compagnon des prolétaires. S'il est hors de question pour moi de me sentir proche d'une personne qui en exploite d'autres, cela ne me rend pas automatiquement sympathique un exploité. Le véritable frère – la véritable sœur – n'est pas toujours celui qui subit de plein fouet l'exploitation, mais celui qui désire s'émanciper des catégories où il, elle, se retrouve enfermé.

---

## Voilà mon individualisme : un individualisme social à finalité communiste et égoïste.

---

### La société de demain

Ce qui m'effraie particulièrement chez les compagnons et les compagnes qui ont des idées sur l'organisation postrévolutionnaire, c'est quand ils pensent que l'émancipation individuelle ne peut se faire qu'à travers l'émancipation collective ; ainsi la puissance individuelle devient la résultante des besoins collectifs satisfaits. Nous voyons bien là un risque non négligeable d'un autoritarisme anarchiste obligeant à suivre les règles fixées par les plus éclairés quant au bonheur nécessaire aux individus. Pour moi, les exigences de l'individu passent avant celles de la société, c'est l'affirmation du Moi qui est ma propre finalité et toute action n'a d'autre valeur que pour Moi.

Je me souviens d'une discussion avec des compagnons sur la possible économie libertaire. Chacun y allait de son idée, de ses projets quant à la façon de s'organiser. Ces moments me font toujours un peu peur. En effet, quelle place pour la déviance ? Qu'arrivera-t-il, dans ces paradis sociaux, si je refuse d'y participer ? Mais qu'on ne s'y méprenne pas, si les projections de redistribution des richesses des copains et des copines sont très attirantes, ce sont leurs convictions qui m'effraient. J'ai toujours cette impression qu'il ne me sera pas possible de m'épanouir comme je l'entends. Un exemple : si je dénonce un métier comme aliénant même en dehors d'un système capitaliste mais que le groupe, la commune, en décide autrement, dois-je m'aliéner ou résister à ce paradis ? Quelle est alors la place

pour mon autonomie individuelle ? Dans ces discussions, j'ai trop souvent l'impression que les murs sont déjà construits pour les déviants.

### Révolution ? Non, devenir révolutionnaire

Un autre souci que j'ai avec les propos de beaucoup de compagnons et de compagnes est leur vision du moment où tout basculera d'un système vers un autre. Si je suis pour que ceux qui travaillent décident de leur organisation, et si je suis complètement opposé à ce qu'une personne puisse vivre au détriment d'une autre, je ne puis, pour autant, croire au pouvoir tout-puissant d'une révolution. Il ne suffit pas de l'implore, il faut la construire. C'est pourquoi je préfère parler du devenir révolutionnaire plutôt que de révolution. Je préfère une vie révolutionnaire dès maintenant qu'une révolution demain. Et la révolution, faut-il la faire avec tout le monde ou contre tout le monde ? J'ai bien le sentiment, aujourd'hui, que les hommes et les femmes émancipés des préjugés, des désirs d'obéir et du plaisir d'ordonner sont bien peu nombreux. J'ai le sentiment que, demain, ils ne seront guère plus. Mon inquiétude est de voir ce désir de révolution, ou d'insurrection, primer beaucoup trop sur ce que j'appellerais « la collectivisation de l'émancipation ».

Mais il faut le répéter encore et encore : il n'y a pas d'opposition entre individualiste et anarchiste dans la critique des conditions sociales existantes ni sur l'organisation de la répartition de la production.

L'individualiste ne dicte pas à chacun la meilleure façon d'organiser l'économie, la production. Ce qui compte, avant tout, c'est l'action individuelle. Ce qui, évidemment, n'exclut pas le communisme comme organisation économique.

Voilà mon individualisme : un individualisme social à finalité communiste et égoïste.

T.

---

Pour ceux qui s'intéressent à la puissance de certains écrits individualistes, je ne saurais trop conseiller la lecture des articles d'Albert Libertad. Pour découvrir ce qu'ont apporté ces individualistes au mouvement anarchiste et aux individus, je vous propose de vous jeter sur les livres d'Anne Steiner, Céline Baudet et Gaetano Manfredonia, que je remercie pour leurs écrits émancipateurs. Remarque : ce texte n'est pas féminisé afin de ne pas alourdir sa lecture. Cependant, je suis conscient de la puissance de la langue pour dominer. C'est pourquoi la forme masculine doit être prise comme étant neutre quand il est possible de la remplacer par la forme féminine.



# Histoire

« Si les anarchistes n'écrivent pas leur histoire, ce sont les autres  
qui l'écriront à leur place. » **Inconnu**

## Femmes **et** anarchistes

Voltairine de Cleyre et Emma Goldman

### Hélène

Femmes libres sur Radio libertaire  
Groupe Pierre-Besnard de la FA

LES ÉDITIONS BLACKJACK viennent d'éditer des textes de Voltairine de Cleyre et d'Emma Goldman, traduits de l'anglais par Léa Gauthier, Yves Coleman, Marco Sylvestro, Anna Gruzynski et Jean-René David. La plupart de ces textes sont republiés, notamment ceux de Voltairine de Cleyre qui avaient bénéficié d'une belle édition chez Lux par la présentation qu'en ont fait Normand Baillargeon et Chantal Santerre en 2008, ou encore celui d'Emma Goldman, *La Tragédie de l'émancipation féminine*, grâce au travail de Claire Auzias, Denise Berthaud, Marie Hazan et Annik Houel en 1978 chez Syros. Certains sont inédits et c'est un des intérêts de cette publication. Émilie Notéris, travailleuse du texte comme elle se présente pour promouvoir des textes écrits par des femmes, a assuré la préface. « Un coup de poing décroché en 1890 par Voltairine de Cleyre ou en 1910 par Emma Goldman atteindra-t-il le lecteur et la lectrice en 2014? De quelle manière peut-on encore être touchés? »

Ces textes ont été écrits entre 1880 et 1940 : cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après la fin de la guerre de Sécession, incarnait le rêve d'un nouveau monde, meilleur, pour de nombreux immigrants, mais cela a été au prix de crises sociales et politiques qui traversèrent le monde occidental et qui n'ont jamais cessé depuis, faisant des ravages aux quatre coins du monde.

Relire ce que Voltairine de Cleyre (1866-1912) et Emma Goldman (1869-1940) ont écrit alors, c'est comprendre ce que ces femmes ont pu vivre et dénoncer en tant que militantes anarchistes, mais aussi féministes, et éducatrices. C'est aussi mettre en perspective ce que le mouvement social a à vivre, et à lutter en ce XXI<sup>e</sup> siècle. « Ils disent l'articulation entre la critique franche de la société moderne et la redéfinition du statut des femmes. De quoi est-il question? De sexualités, de prostitution, de mariage, de contrôle des naissances, d'amour, de jalousie, de propriété, de liberté, d'éducation, de leur idéolo-

gique, notamment... de dissidence et de liberté surtout. » Émilie Notéris rappelle que les mouvements des femmes aux États-Unis se sont développés de manière parallèle aux mouvements abolitionnistes, et que ce sont souvent ces combats qui ont ouvert les yeux de nombreuses femmes quant à leur propre condition.

Condition que Voltairine de Cleyre décrit ainsi : si pour Proudhon, « la propriété, c'est le vol », alors « qu'est-ce que la femme ? Une propriété ! » que l'on s'octroie d'office, dont on dispose comme d'une marchandise, une propriété dès lors occupée, annexée et assiégée. Le premier texte, édité ici, donne le ton : « L'Esclavage sexuel ». Il s'agit d'une conférence donnée devant l'Unity Congregation de Philadelphie fustigeant le mariage qui n'est que l'autre nom de l'esclavage sexuel. Un rapport sexuel non consenti, même entre un mari et son épouse, n'est autre qu'un viol. Les femmes doivent acquérir la pleine possession de leur propre corps. Dans « Les barrières de la liberté », conférence qu'elle prononça le 15 mars 1891 devant la Liberal Convention à Topeka au Kansas, elle poursuit en affirmant que le mariage est la caution légale de l'assujettissement des femmes. Une société libre ne peut advenir sans une responsabilisation et une rébellion des femmes. En 1894, *The Conservator*, un journal de Philadelphie, fait paraître « L'égalité politique des femmes » : les revendications des femmes ne procèdent pas d'une opposition aux hommes mais bien d'une évolution de la civilisation qui va dans le sens d'une liberté accrue de toute l'humanité. Avec *La Naissance d'une anarchiste*, récit biographique, paru à titre posthume en 1914 dans *Selected Works of Voltairine de Cleyre* (Mother Earth Publishing Association), Voltairine retrace le parcours de son engagement politique. De la libre-pensée à l'anarchisme, en passant par un bref engagement socialiste, elle évoque les rencontres, les événements marquants de son existence. Suit un des titres les plus connus, *Le Mariage est une mauvaise action*. Dans ce plaidoyer pour l'amour libre, Voltairine de Cleyre affirme que seule la distance ménagée permet l'épanouissement des relations amoureuses. Le contrat de mariage imposant une promiscuité des âmes et des corps va à l'encontre de l'amour. Reniant le déterminisme, Voltairine de Cleyre affirme la puissance de l'engagement individuel dans « L'idée dominante » édité en 1910 dans *Mother Earth*. La doctrine selon laquelle les circonstances sont tout et l'homme n'est rien apparaît comme le fléau des réformes sociales. Dans un autre texte bien connu, « De l'action directe », tiré de la conférence prononcée à Chicago le 21 janvier 1912, elle précise que l'action directe n'est pas le recours systématique à la violence, elle est un moyen de rébellion et de résistance, un moteur du progrès. Elle est l'un des outils de l'anarchisme, au même titre que la grève générale. La partie consacrée à Voltairine de Cleyre se referme sur

« La réforme de l'éducation moderne ». Elle rend hommage à Francisco Ferrer, théoricien de l'École moderne exécuté à Barcelone en 1909, et met en évidence le dysfonctionnement du système éducatif ; elle avance des éléments pour la construction de modèles pédagogiques alternatifs qui seraient le ferment d'une société nouvelle.

Quant à la partie relative aux textes d'Emma Goldman, elle débute par « La tragédie de l'émancipation féminine » paru dans *Mother Earth* en 1906, et dont la première traduction en français avait été réalisée par Ernest-Lucien Juin, dit E. Armand (1872-1962), en mai 1931 pour *La Brochure mensuelle*. Sans renier certains acquis des mouvements féministes qui prennent de l'ampleur aux États-Unis comme en Europe, Emma Goldman appelle les femmes à s'émanciper d'une émancipation qui les a contraintes à nier leur individualité. « Si l'émancipation féminine partielle doit se transformer en une émancipation complète et véritable de la femme, c'est à condition qu'elle fasse litière de la notion ridicule qu'être aimée, être amante et mère est synonyme d'être esclave ou subordonnée. Il faut qu'elle se débarrasse de l'absurde notion de dualisme des sexes, autrement dit que l'homme et la femme représentent deux mondes antagonistes. » Puis, dans le texte manifeste, « L'anarchisme : ce dont il s'agit vraiment », Emma Goldman opère une synthèse de la visée anarchiste. Elle dénonce les interprétations erronées. Citant les pères et les pionniers du mouvement, elle propose un mode opératoire, précise une méthode. Dans « Minorités contre majorités », Emma Goldman affirme que la majorité n'a d'autre légitimité que d'être nécessaire au fonctionnement de l'État. Pour assurer la pérennité de ce dernier, elle doit être docile et consentante. Or il y a une lutte d'intérêts entre l'État, soutenu par les majorités, et le progrès impulsé par les minorités. « Le trafic des femmes » a été publié dans le recueil *Anarchism and Other Essays*, en 1910 : il fait écho encore aujourd'hui aux débats sur la traite des êtres humains et sur le système prostitutionnel, un des trois marchés les plus juteux au monde (avec le trafic des armes et celui des drogues). La stigmatisation de la prostitution dans l'opinion publique relève d'un jeu de dupe sociétal puisque l'Église comme l'État entérinent ce commerce. Si le système des maisons closes et des proxénètes constitue la prostitution illícite, le mariage relève de la prostitution licite. « Nulle part la femme n'est reconnue pour son mérite mais toujours par rapport à son sexe. Il est donc presque inévitable qu'elle paie son droit à l'existence ou la place quelconque qu'elle occupe contre des faveurs sexuelles. Qu'elle se vende à un seul homme, à travers le mariage ou en dehors, ou à plusieurs hommes, n'est ensuite qu'une question de degré. Que nos réformateurs l'admettent ou non, l'infériorité économique et sociale de la femme est responsable de la prostitution. » Dans « Des causes et d'un remède éventuel à la jalousie », la question de la propriété n'est pas seulement une aberration

économique. L'appropriation d'un individu par un autre a été instituée à travers le mariage. La jalousie, sentiment légitimé par la morale, procède de cet artifice relationnel. Quant à « Ma désillusion en Russie », c'est un texte intéressant sur sa lucidité sur le régime soviétique. En 1919, Emma Goldman est expulsée des États-Unis et rejoint la Russie où elle devient un témoin direct de la mise en place du régime communiste. Dès son arrivée à Moscou, elle rencontre Lénine, puis Trotski et contacte les réseaux anarchistes. Elle constate rapidement la violence des répressions politiques contre les grévistes, dénonce la bureaucratie et affirme l'échec de la révolution russe. « L'individu, la société, l'État » est publié en 1940 (*The Place for the Individual in Society*, Chicago, Free Society Forum). Pendant la Seconde Guerre mondiale, Emma Goldman est dans le sud de la France. Selon elle, l'alternative entre démocratie et dictature est inexacte. Si elle condamne avec virulence les dictatures nazie et fasciste, le système gouvernemental soi-disant démocratique ne vaut guère mieux car il repose sur une hypnotisation des masses et un déni de l'individu.

Rassembler les textes de ces deux femmes nous permet d'appréhender comment anarchisme et féminisme se tissaient chez elles avec le mouvement syndical et social, de manière intime et politique, et en quoi elles se répondaient l'une l'autre sur de mêmes thématiques, n'ayant pourtant pas eu les mêmes expériences de vie. Voltairine, en 1894, donne une conférence pour la défense d'Emma Goldman alors en détention au pénitencier de Blackwell's Island. Emma disait de Voltairine qu'elle était « la femme anarchiste la plus douée et la plus brillante que l'Amérique ait jamais produit ». Laissons la dernière parole à Voltairine : « Tenir jusqu'au bout. » **H.**



Collectif, *Femmes et anarchistes* : Voltairine de Cleyre et Emma Goldman, Black Jack, 304 pages, 22 euros.

# Actualité de Simone Weil

À propos de *L'Enracinement*



Charles Jacquier

En 1949, *Le Libertaire* (n° 206, 9 décembre 1949) rendit compte de *L'Enracinement* de Simone Weil peu après sa parution. C'était le deuxième livre de Simone Weil publié à titre posthume. En effet, de son vivant, elle avait donné de nombreux articles dans des revues comme *Libres Propos* d'Alain, *La Révolution prolétarienne* de Pierre Monatte, *La Critique sociale* de Boris Souvarine, mais aussi *L'École émancipée*, *Le Libertaire*, *Les Nouveaux Cahiers*, *Syndicats* ou *Vigilance*, l'organe du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, mais n'avait publié aucun ouvrage.

Dans *Le Libertaire*, Maurice Lemaître, en parlant de ce livre, se proposait d'«aider le lecteur à trouver, à travers la production littéraire actuelle, le chemin des auteurs de premier ordre et d'inspiration vraie». L'auteur de l'article avait vu juste : Simone Weil est bien un auteur de premier ordre d'une rare inspiration. En effet, chacun s'accorde aujourd'hui à la considérer comme l'un des plus grands philosophes français du xx<sup>e</sup> siècle. Elle accède désormais au rang de «classique» comme en témoigne le récent *Cahier de l'Herne* qui lui a été consacré. Et,

comme pour tout classique, le mouvement vient de loin et a sans doute commencé avec le début de la publication de ses *Œuvres complètes* par les éditions Gallimard à la fin des années 1980.

Publié sous la direction de Robert Chenavier, le second tome des «Écrits de New York et de Londres» des *Œuvres complètes* de Simone Weil est tout entier consacré à une édition scientifique de «Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain», qu'Albert Camus édita sous le titre de *L'Enracinement* dans sa collection, «Espoir», chez Gallimard.

Le texte de ce volume se tient au plus près des manuscrits et en propose les différentes variantes. Il comporte également deux avant-propos substantiels (l'un de Patrice Rolland, l'autre de Robert Chenavier) et un imposant appareil critique : nombreuses et utiles notes de référence, tant sur l'œuvre de la philosophe que sur le contexte où elle a été écrite ; index des noms (personnes, peuples, pays, villes) et des notions – ce dernier étant particulièrement le bienvenu pour un livre d'une

telle richesse conceptuelle dans les domaines les plus divers. Bref, un fort beau, et savant, travail qui gagnerait à passer au format poche pour remplacer l'actuelle édition, en Folio.

Née le 3 février 1909, Simone Weil a trente-quatre ans quand elle écrit ce texte, peu avant sa mort, le 24 août 1943 à Ahsford, dans le Comté du Kent en Angleterre. Elle est arrivée à Londres, venant par bateau de New York, le 14 décembre 1942, pour intégrer les services civils de la France libre comme rédactrice. Rapidement ses supérieurs s'aperçoivent que les travaux de bureau administratifs, même en lien avec l'action en France occupée, ne lui conviennent pas et qu'il convient «de la laisser libre d'écrire ce qu'elle éprouvait le besoin d'écrire». Ce dont elle-même a la plus claire conscience quand, dans une lettre à ses parents, elle dit avoir «une espèce de certitude intérieure croissante qu'il se trouve en moi un dépôt d'or pur qui est à transmettre». Le «dépôt d'or pur», c'est ce texte qu'elle écrit en quelques semaines, quasiment d'un seul jet. Au-delà de son aspect conjoncturel (les questions posées par l'évolution de la résistance, de la guerre, et la

reconstruction de la France d'après-guerre), *L'Enracinement* est un texte politique atypique qui interroge la nature des sociétés contemporaines et en propose une critique radicale. Longtemps, ses critiques de la société de la III<sup>e</sup> République ont été assimilées par des commentateurs pressés à celles du régime de Vichy. Elle-même y avait répondu par avance en indiquant, par exemple, à propos de la doctrine régionaliste de Vichy, que «son seul tort en la matière est de ne pas l'avoir appliquée». De même, Camus indiquait que le retour à la tradition que le livre invoquait n'était pas celle que l'on entend dans «certains milieux politiques et dans nos pitoyables manuels d'histoire, mais celle qui consiste à penser juste, à voir juste». Relu aujourd'hui, *L'Enracinement* laisse encore plus apparaître une critique acérée des sociétés modernes qui n'a rien à voir avec un traditionalisme réactionnaire. Qu'elle évoque les médias «auprès desquels la cocaïne est un produit sans danger» ou l'impossibilité «qu'une démocratie subsiste, quand la police [...] est ouvertement l'objet du mépris public», nombre de ses remarques semblent écrites pour répondre à des préoccupations actuelles.

Quel est le mal principal qui afflige les sociétés contemporaines ? C'est, selon elle, le «déracinement» qui se décline sous trois formes : le «déracinement paysan», le «déracinement ouvrier» et le «déracinement national». Une phrase résume son propos : «Qui est déraciné déracine. Qui est enraciné ne déracine pas.» Et Simone Weil définit ainsi l'enracinement : «L'âme humaine a besoin par-dessus tout d'être enracinée dans plusieurs milieux naturels et de communiquer avec l'univers à travers eux. La patrie, les milieux définis par la langue, par la culture, par un passé historique commun, la profession, la localité, sont des exemples de milieux naturels. Est criminel tout ce qui a pour effet de déraciner un être humain ou d'empêcher qu'il prenne racine.» À l'heure de la mondialisation et de la «modernité liquide» qui laissent les individus seuls face à des forces qui les écrasent, les mots de Simone Weil opposent une véritable digue intellectuelle aux discours dominants. Il est, bien sûr, impossible de donner ici une idée, même partielle, de la richesse de ce livre. Arrêtons-nous seulement sur trois aspects, généralement négligés, de son contenu.

Tout d'abord, Simone Weil y livre une conception de l'histoire extrêmement originale. Écrivant que, «par la nature des choses, les documents émanent des puissants, des vainqueurs», Simone Weil définit l'histoire comme «une compilation des dépositions faites par les assassins relativement à leurs victimes». Mais, en même temps, elle affirme qu'il «serait vain de se détourner du passé pour ne penser qu'à l'avenir». Pour échapper à une connaissance du passé écrite par les vainqueurs, Simone Weil affirme la nécessité d'une contre-histoire, même si elle n'emploie pas explicitement le terme, faite du point de vue des dominés, des vaincus, et qu'on retrouve tout au long de son œuvre depuis son article de *La Critique sociale* sur la révolte des Ciompi dans la Florence du XIV<sup>e</sup> siècle en passant par ceux où elle compare l'Empire

romain au nazisme ou ceux où elle voit dans le Pays d'Oc le centre de la civilisation romane avant sa destruction. Tout spécialement, dans *L'Enracinement*, elle revisite plusieurs périodes de l'histoire de France, en particulier à partir de Richelieu : à ce moment-là, la monarchie «a été remplacée par une machine d'Etat à tendances totalitaires, qui, comme le dit Marx, non seulement a subsisté à travers tous les changements, mais a été perfectionnée et accrue par chaque changement de régime». Elle définit le régime de Louis XIV comme une «monarchie totalitaire». Depuis lors, la centralisation étatique, ancienne et profonde, a accentué le déracinement et laissé l'Etat omnipotent et omniprésent. Loin d'être un danger extérieur à l'histoire nationale, Simone Weil voit dans le totalitarisme du XX<sup>e</sup> siècle, non une spécificité de l'Allemagne, mais «le fils légitime de l'Etat-nation, centralisé» qui se développe de Louis XIV à Napoléon I<sup>er</sup> en passant par la Révolution.

Ensuite, il faut noter que, dans le droit fil des conceptions qu'elle avait développées durant ses années de militantisme syndical, Simone Weil affirme encore dans *L'Enracinement* une conception précise de la révolution qui balaye bien des idées reçues. Selon elle, le même mot recouvre «deux conceptions absolument opposées» : «L'une consiste à transformer la société de manière que les ouvriers puissent y avoir des racines ; l'autre consiste à étendre à toute la société la maladie du déracinement qui a été infligée aux ouvriers.» Et elle précise : «Il ne faut pas dire ou penser que la seconde opération puisse jamais être le prélude de la première ; cela est faux. Ce sont deux directions opposées qui ne se rejoignent pas.» La non-prise en compte de ce double aspect antithétique de la révolution sous les mêmes slogans, n'est-il pas l'une des causes principales de l'échec des tentatives révolutionnaires et de leur discrédit actuel ? À tout le moins, la question mérite d'être posée directement et sans faux-semblant !

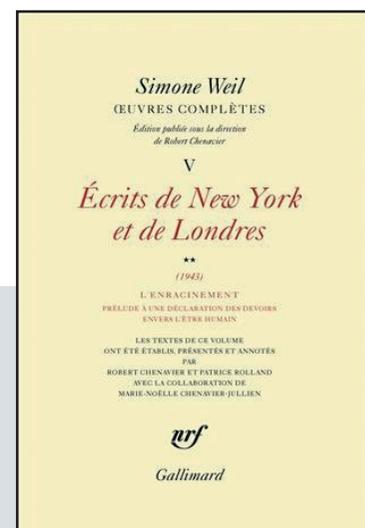
Enfin, un dernier point. Malgré son éloignement des milieux syndicalistes et de *La Révolution prolétarienne*, Simone Weil écrivait encore en 1937 que «la lutte des classes, c'est, de tous les conflits qui opposent des groupements humains, le mieux fondé, le plus sérieux, on pourrait peut-être dire le seul sérieux». Dans *L'Enracinement*, elle livre une remarquable analyse de l'évolution du syndicalisme. Selon elle, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, «l'inspiration centrale du mouvement ouvrier français» était «l'amour de la justice» qui «prenait fait et cause pour les opprimés du monde entier». Durant ces années, c'était «un mouvement populaire, aussi mystérieux dans son origine, aussi singulier, aussi inimitable qu'une chanson populaire ; il a une tradition, un esprit, un idéal ; il a ses héros, ses martyrs et presque ses saints, la plupart inconnus ; il ne correspond ni à une doctrine, ni à une tactique, ni à une opportunité quelconque, mais aux aspirations et aux besoins du peuple à une certaine période de l'histoire». Reniant ses origines, il est devenu «une simple administration qui constitue un rouage dans le fonctionnement du régime» pour son aile réformiste ; «un simple appendice de l'appareil d'Etat russe» pour son courant stalinien – les deux ne se mobilisant que pour des

questions de «gros sous». Mais, malgré tout, évoquant l'esprit des corporations, elle insiste sur le fait que «les faibles restes de ce syndicalisme sont au nombre des étincelles sur lesquelles il est le plus urgent de souffler». Et elle livre également de longues considérations sur la nécessité de l'accès des ouvriers à une culture intellectuelle et aux nombreux obstacles que ce projet rencontre.

Au vu de ces quelques remarques, il apparaît clairement que la pensée de Simone Weil est enracinée dans une culture antiautoritaire qui, malgré les aléas de ses engagements politiques, se revendique du syndicalisme révolutionnaire et du principe de l'autonomie ouvrière contre le modèle léniniste de conquête et d'exercice du pouvoir. Rien qu'à ce titre, la lecture de *L'Enracinement* s'impose, tout en sachant qu'il contient beaucoup plus que cela puisque, comme Albert Camus l'avait souligné, il s'agit de «l'un des livres les plus lucides, les plus élevés, les plus beaux qu'on ait écrits depuis fort longtemps sur notre civilisation».

C. J.

1. Toutes les citations sans indication d'origine sont tirées de ce volume.
2. Simone Weil, *L'Herne*, 2014, p. 278.
3. Lire Nicolas Machiavel & Simone Weil, *La Révolte des Ciompi (Un soulèvement prolétarien au XIV<sup>e</sup> siècle)*, CMDE/Smolny, 2013.
4. Simone Weil, «Ne recommençons pas la guerre de Troie», in *L'Iliade ou le poème de la force*, Rivages poche/Petite Bibliothèque, 2014, p. 179.
5. Simone Weil, *Œuvres complètes II. «Écrits historiques et politiques 1»*, Gallimard, 1988, p. 287.
6. Simone Weil, *L'Herne*, op. cit.



**Simone Weil, Œuvres complètes V. « Écrits de New York et de Londres II (L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain 1943) », édition publiée sous la direction de Robert Chenavier, Gallimard, 2013, 462 pages, 31,50 €.**

# Les anarchistes ont leur dico !

**LE MONDE LIBERTAIRE** l'avait annoncé il y a plusieurs années, les animateurs des Chroniques syndicales<sup>1</sup> sur Radio libertaire l'évoquaient régulièrement lorsque les membres de l'équipe du Maitron venaient dans ses studios...

Aujourd'hui, après plusieurs années de travail et de coopération, il est là, disponible en chair et en papier : *Le Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone* est dans toutes les bonnes librairies<sup>2</sup>. Il s'inscrit dans la grande collection des Maitron, qui fête ses 50 ans en 2014, où se retrouvent plusieurs dizaines de milliers de biographies de militants et militantes révolutionnaires ou réformistes de toutes obédiences et de toutes les sensibilités du socialisme : ouvriers, peintres, propagandistes, théoriciens, syndicalistes, activistes, éducateurs, essayistes, etc.

Quant au dico des anarchistes, c'est un document monumental, incontournable, inédit pour connaître le mouvement anarchiste et célébrer un siècle et demi de lutte en redonnant leur place aux principaux acteurs du mouvement libertaire francophone, connus ou oubliés, illustres ou plus obscures, mais tout aussi essentiels : les militantes et les militants, dans toute leur diversité et leur richesse. Le volume s'ouvre sur une large présentation du projet, de ses ambitions et de sa réalisation, et sur une forte introduction chronologique commentée du mouvement libertaire des origines à nos jours.

Puis viennent cinq cents biographies dans le volume papier dont 80 illustrées. Trois mille deux cents sont consultables sur le site du Maitron en ligne pour les acheteurs du livre. Autant de biographies comme autant d'itinéraires et de parcours individuels et collectifs pour témoigner des différentes périodes, milieux et formes de l'engagement libertaire. On y retrouve pêle-mêle les plus connues comme Louise Michel et Pierre-Joseph Proudhon ou les plus célèbres comme Courbet, Pissarro ou Brassens, les théoriciens comme Sébastien Faure, les individualistes comme Libertad, les syndicalistes comme Émile Pouget ou Fernand Pelloutier, les éducateurs comme Paul Robin ou Madeleine Vernet et des centaines d'autres bios de militants et militantes qui fondèrent, animèrent, développèrent le mouvement anarchiste et dont, sans ce dico des anarchistes, le souvenir menaçait de disparaître à jamais.

À ceux-là ont été ajoutées par souci d'internationalisme quelques belles figures francophones de militants suisses, belges, québécois, ainsi que les biographies de ceux partis pour les États-Unis ou encore de militants dont l'impact ou le rôle en France furent très significatifs dans l'histoire anarchiste, comme Michel Bakounine ou Max Nettlau.

Ce dictionnaire biographique, suite et au-delà des travaux de Jean Maitron (1910-1987), pionnier de l'histoire ouvrière et introducteur de l'histoire de l'anarchisme à l'université, donne une nouvelle visibilité à l'anarchisme comme projet social foisonnant, riche de ses diversités et de ses approches. Projet sociétal toujours en recherche qui se construit avec, par et pour ses acteurs et non contre eux.

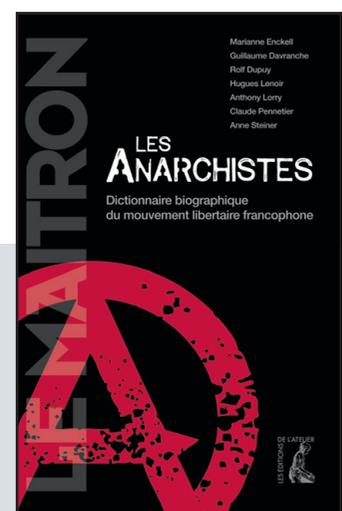
Ce dictionnaire est aussi la mémoire d'un mouvement que d'aucuns voulurent détruire ou enterrer et dont d'autres nièrent l'importance et la fécondité. Espérons qu'il en marquera le renouveau. Mais le chantier n'est pas clos et il se poursuivra, d'autres militants sont encore à redécouvrir dans les archives, les greniers, les vieilles malles ou ailleurs. D'autres biographies sont encore à rédiger, à compléter, à enrichir, l'équipe des rédacteurs, composée de militants et d'historiens, toujours prête à s'élargir, continuera de s'y employer afin de préserver et d'amplifier la place des anarchistes dans le mouvement social passé et à venir.

L'ouvrage est dédié à Anthony Lorry qui, au-delà d'être l'un des nôtres, en fut l'une des chevilles ouvrières. Cheville ouvrière qui, malheureusement, ne pourra pas le feuilleter avec nous autour d'un verre, tout en brisant le pain de l'amitié.

**Hugues Lenoir**

*Groupe Commune de Paris  
de la Fédération anarchiste*

1. Sur Radio libertaire (89,4 MHz) le samedi 17 mai à 11 h 30.



Collectif, *Les Anarchistes : dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone*, L'Atelier, 500 pages, 50 euros.

# Le jurassique contre l'index

## Avouons-le : l'anarchiste fait chier le peuple

L'anarchiste lève le doigt (l'index plus souvent encore que le majeur), et l'agite et fait tut-tut. L'anarchiste donne des leçons (en particulier dans les colonnes libertaires, et surtout quand il signe d'un pseudonyme vaguement russe qui ne trompe personne). L'anarchiste est ceinture noire de sermon, Meilleur Rabâcheur de France, champion du monde toutes catégories d'homélies, docteur d'État (un comble!) en prêchi-prêcha. D'où, en partie, le peu de succès de l'anarchisme. Et voilà que survient le ludion, le lutin, l'homme qui sourit. Pas vraiment un inconnu dans le petit monde anarchiste: Ronald Creagh. Ronald Creagh n'est pas exactement jeune, à dire vrai il est même antique, un peu antédiluvien et contemporain de la faune du jurassique, à moins que ce ne soit celle du crétacé. Mais il a un besoin pressant, le même que celui qui agite les adolescentes sur les bancs des collèges: rire, sourire, se moquer un peu et apprendre beaucoup. Alors, probablement lassé du sinistre et sombre sérieux de la prose libertaire, Ronald a écrit *Les Zanars* (Atelier de création libertaire, 8 euros). Il est bien bon de ne pas avoir écrit «les nanars».

## Abondant, ou brillant ?

La brochure de propagande anarchiste constitue un genre abondant, mais pas toujours brillant. Sauf dans le cas de Ronald. *Les Zanars* emprunte la voie royale du pamphlet, l'allégorie. L'allégorie est fabuleusement efficace; Swift, Voltaire, Cousse, Orwell l'ont prouvé. Elle est également fabuleusement casse-gueule, et la plupart des aspirants allégoristes ont accumulé attelles, plâtres et bandages dans leurs obscures carrières. Mais cette histoire des zanars et des numéroides est éblouissante. Ronald réussit l'exploit d'infliger à la lectrice une bonne demi-douzaine de concepts plutôt abstraits (vous reprendrez bien un zeste de cosmologie?) et, d'ordinaire, d'accès difficile, sans qu'il soit aucunement besoin de réfléchir à l'excès. Et pourtant, ça rentre. Car même si notre Libertaire Pépère jonche son allégorie d'allusions et de clins d'œil, on peut aborder son *Opus Barnum* avec fort peu de connaissances livresques ou philosophiques et en ressortir nettement plus intelligent que l'on est entré.

## Mordre la pomme et recracher le moisi

Incidemment, Ronald Creagh sait fort bien que l'allégorie, une technique des plus versatiles et des plus opportunistes, peut servir tout et son contraire, et que depuis des millénaires

on l'a enrôlée dans les causes les plus étroites et les plus bornées. Aussi a-t-il pris soin que son texte pétillant défende son anarchisme à lui: un penchant plutôt qu'une cause, plutôt qu'une pose. Une inclination, pas une incantation. Un jour qu'imprudemment dans la conversation j'utilisai le mot «anarchiste» comme s'il s'agissait d'une espèce particulière, d'une entité intangible, d'une identité éternelle, Ronald me reprit doucement et suggéra que personne n'est anarchiste, mais qu'au mieux «nous avons des moments anarchistes». Précieuse remontrance, aussi brève que féconde et inoubliable. Les zanars pratiquent, ou du moins tentent de pratiquer, la curiosité, l'ouverture d'esprit, l'autonomie pas le solipsisme, et recrachent, comme on recrache un bout de chair moisie mordu dans une pomme apparemment saine, la pensée binaire:

«Les femmes entonnèrent le chant :

– Il y a le vrai.

Les hommes reprirent :

– Et il y a le faux.

Ils continuèrent en alternant :

– Il y a le bien

– Et il y a le mal.

– Il y a le yin

– Et il y a le yang

– Il y a le riche

– Et il y a le pauvre

– Il y a moi

– Et il y a les autres

– Il y a les amis

– Et il y a les ennemis

– Il ya le chaud

– Et il y a le froid

– Il y a l'esprit

– Et il y a le corps

– Il y a les humains

– Et il y a la nature

– Il y a ceux qui commandent

– Et il y a ceux qui obéissent

– Il y a les hommes

– Et il y a les femmes

– Il y a les hommes

– Et il y a les dieux...

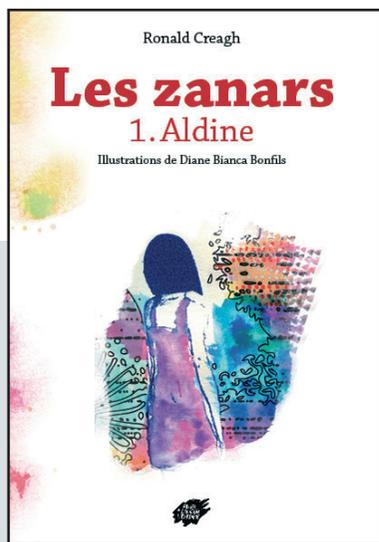
– Mais il y a aussi les nuances et la subtilité, les indéterminés et les poètes, les artistes et les magiciens.

Et tous reprirent en chœur :

– Et tout événement est infiniment riche. »

De cette richesse-là nous sommes tous les milliardaires et personne d'autre n'en est pauvre que les milliardaires, ceux du monde idiot.

Nestor Potkine



Ronald Creagh, *Les Zanars : 1. Aldine*, Atelier de création libertaire, 48 pages, 8 euros.



## Jeudi 15 mai

10:00 > 12:00 Chronique hebdo.

## Vendredi 16 mai

14:30 > 16:00 **Les Oreilles libres.** Compositeur et improvisateur de musique électroacoustique, Jérôme Noetinger nous parlera de ses multiples collaborations et de ses diverses activités, en particulier au sein du catalogue de disques Metamkine, et avec la cellule d'intervention du même nom.

21:00 > 22:30 **Les amis d'Orwell.** Contre les techniques de surveillance et les systèmes de contrôle des individus Invités : des intermittents du spectacle en lutte contre l'accord Unedic signé dans la nuit du 21 mars 2014 dans les locaux du Medef. Nous aborderons plus largement la question des précaires et la proposition du revenu minimum universel.

## Samedi 17 mai

11:30 > 13:30 **Chronique syndicale.** Présentation du *Maitron des anarchistes* (Atelier) par ses auteurs.

## Lundi 19 mai

11:00 > 13:00 **Lundi matin.**

## Mardi 20 mai

18:00 > 19:30 **Ideaux et débats.** C'est ça qui est merveilleux dans la vie, qu'il y ait des tournants. Avec en direct Paul Andreu pour son roman "Enfin"(Gallimard) puis la diffusion d'un entretien réalisé avec Pascale Roze pour "Passage de l'amour"(Stock).

## Mercredi 21 mai

18:30 > 20:30 **Femmes libres.** Patrick Kipper organise le Festival Femmes de parole(s) à la librairie du Monde libertaire les samedis de mai à 17h30. — Abolition 2012 prépare une action pour soutenir le projet de loi abolitionniste le 23 mai. Où en est le projet de loi ?

20:30 > 22:30 **Ras les murs.** Actualité des luttes des prisonniers qui s'organisent contre l'enfermement et pour l'amélioration des conditions de détention.



# Plongée dans un système déshumanisant

**DÉPART VOLONTAIRE**, c'est une case à cocher entre licenciement et démission, moins avantageux que le premier et moins défoulant que la seconde.

Départ volontaire, c'est un euphémisme cynique qui vire à la tragédie.

Départ volontaire – aux éditions Noir et rouge (2014) – de Jean-Luc Debry, c'est l'histoire du burn-out, vécu de l'intérieur, d'Odile, femme ordinaire mais particulière : la cinquantaine, «assistante» de direction, larguée par son mari et son fils.

Qui est responsable de ce qui lui est arrivé ?

Son entreprise, machine infernale, qui, lancée avec un enthousiasme feint et une réelle férocité dans la compétition économique – baptisée «opération fitness» –, avance comme un char d'assaut sans souci des dommages collatéraux ?

Sa DRH, la «divine», qui repère chez les «moyens moins», place d'Odile dans cette couche instable et donc malléable des ressources humaines, les boulets qui ralentissent la compétitivité et les rares élus qui, bien formatés à «l'esprit d'entreprise», peuvent prétendre à intégrer le rang des «moyens plus», en sursis ?

Ses collègues dont les stratégies reprennent les armes traditionnelles du genre féminin : de la garce arriviste à l'ingénue un peu trop libertine en passant par les alliées de circonstance, intéressées ou terrorisées ? On assiste au repli sur les valeurs sûres : le *struggle for life* et le chacun pour soi qu'impose le fonctionnement de l'entreprise.

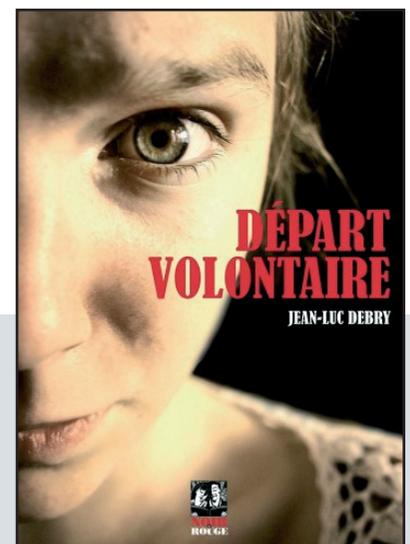
Son mari qui, en lui préférant une plus jeune, plus «battante» a détruit le peu de confiance qu'elle avait en elle ?

Son fils qui, en suivant son père pour les mêmes raisons, l'a reniée en tant que mère ?

Enfin, est-ce sa féminité de jeune quinquagénnaire encore séduisante dont le caractère doux lui fait préférer la conciliation au conflit, la paix à l'affrontement et peut la conduire jusqu'à la lâcheté ?

Pour répondre à cette question, il faut lire ce roman où, en une centaine de pages, Jean-Luc Debry reconstitue un naufrage, entremêlant les fils de tout ce qui fait une vie, sans complaisance mais non sans tendresse pour son héroïne.

Dans le combat contre un système déshumanisant, comprendre ce qui se joue pour chacun, remonter à la source du désespoir pour éviter qu'il ne l'emporte, est certainement indispensable. Dans *Départ volontaire*, Jean-Luc Debry y contribue grandement.



Jean-Luc Debry, *Départ volontaire*, éditions Noir et Rouge, 102 pages, 8 euros.

Claire Lartiguet

# AGENDA

## Samedi 17 mai

### Rouen (76)

15 heures. Rencontre avec Justhom autour de sa nouvelle brochure, parue aux Éditions libertaires: *La Véridique Histoire du 1<sup>er</sup> Mai*. Librairie l'Insoumise, 128, rue Saint-Hilaire. Entrée libre.

### Avignon (84)

10h30. À l'issue du film *Au-delà du nuage* de Keiko Courdy, débat à propos de l'accident nucléaire de Fukushima. Animé par Philippe Pelletier. Au cinéma Utopia.

### Saint-Étienne (42)

De 15 heures à 19 heures  
Projection du film de Yanniss Youlountas *Ne vivons plus comme des esclaves*. La Gueule noire, 16, rue du Mont.

## Dimanche 18 mai

### Paris XVII<sup>e</sup>

18 heures. Serge Utgé-Royo en trio. *L'Espoir têtue*, et aussi quelques chansons d'hier soir... avec Léo Nissim au piano et Jean My Truong à la batterie. 3, rue Biot. Métro Place-de-Clichy. 12 euros pour les amis du Monde libertaire et porteurs cartes de Radio libertaire...

## Jeudi 22 mai

### Merlieux (02)

18h30. La Bibliothèque sociale recevra Claude Pennetier et Hugues Lenoir pour fêter la parution du volume du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, appelé communément Le Maitron, consacré aux anarchistes francophones. Une occasion de retrouver les militants célèbres mais aussi toutes celles et ceux qui dans l'ombre ont contribué ou contribuent à la diffusion de cette doctrine tant controversée mais surtout si mal connue. 8, rue de Fouquerolles. Table de presse. Apéro dînatoire. Entrée libre et gratuite.

## Vend. 23 et sam. 24 mai

### Lyon (69)

Journée d'études du RGL (Réseau de géographes libertaires), thème « Progrès, géographie et pensées critiques ». À l'ENS (parvis Descartes).

## Samedi 24 mai

### Marseille (13)

18 heures. *Une société sans argent* par Jean-François Aupetitgendre au Circa, 50, rue Consolat. Entrée libre.

## Mercredi 28 mai

### Châtelleraut (86)

20 heures. Soirée de présentation et de discussion libre, autour du livre *La Monnaie de leur pièce: pleins feux sur le Capital et l'Etat* (Jean Rat, Éditions libertaires). En présence de l'auteur. Au Merle moqueur, 16, boulevard de Blossac. Entrée libre.

## Vendredi 20 juin

### Paris XI<sup>e</sup>

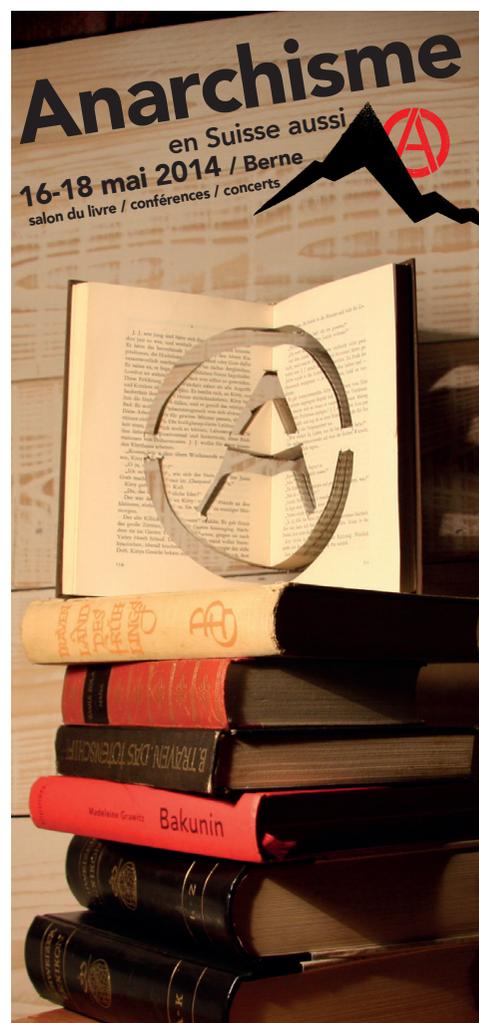
19h30. L'antipsychiatrie en France. Projection-débat avec l'émission de Radio libertaire l'Entonnoir. Le film: une émission d'Apostrophes (de Bernard Pivot) *Qui est fou?*, 1976, 1h9, avec Nicole Martin, ex-psychiatrisée (*Rescapée d'un mythe*), Gérard Hof, passé en conseil de discipline et radié (*Je ne serai plus psychiatre*), Roland Jaccard, journaliste, psychothérapeute (*L'Exil intérieur*) et Henri Baruk, psychiatre, professeur (*Des hommes comme nous*). À la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot.

## Samedi 28 juin

### Merlieux (02)

17 heures. Projection du film *Hélène Berr, une jeune fille dans Paris occupé* (65 mn, 2013).

18h30. Débat avec le réalisateur Jérôme Prieur autour du film et de ses derniers ouvrages *Une femme dangereuse* et *Le Mur de l'Atlantique: monument de la Collaboration*. Table de presse. Apéro dînatoire.



## Du 3 au 31 mai

### Paris XI<sup>e</sup>

17h30. Festival Femmes de parole(s). Rencontres autour d'un concert acoustique. Venez nombreuses et nombreux écouter et partager musique, chants et bons moments! Le 3, Rachel des Lilas, le 17, Frédérique, le 24, Sabine Viret et le 31, en finale, Bea Tristan! Presque chaque samedi, à la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot.

## Du 7 au 17 mai

### Besançon (25)

Exposition *Des murs et de la peinture. Pochoirs à Bezak* à la librairie L'Autodidacte (5, rue Marulaz). Vernissage: samedi 7 mai à partir de 16 heures. Ouverture tous les jours de 16 heures à 19 heures. Entrée libre.



# LE 17 MAI

- 10 h 30 -

## Projection du film

«*Le monde après Fukushima*»

de Kenichi Watanabe (2013)

suivie d'une rencontre  
avec Philippe Pelletier,  
géographe du Japon - Université Lyon 2

- 13 h -

## Repas tiré du sac

au Fenouil à Vapeur

- 14 h 30 -

## Exposé-discussion

avec Jean-Jacques Delfour,

professeur de philosophie, auteur de

«*La condition nucléaire*» (2014)

- 16 h -

## Vidéoconférence depuis Tokyo

avec Cécile Asanuma-Brice,

Centre de Recherche sur le Japon - EHESS



# AVIGNON

(salle après-midi à préciser)

**UTOPIA MANUTENTION**

rue des escaliers sainte anne

**FENOUIL A VAPEUR**

rue du portail magnanen

<http://avignonmonamour.wordpress.com>

